



Guerre et Poésie

Vers inédits en manière de Préface

Lorsqu'il exalte l'allégresse
Que tu puisais loin des combats,
Ton calme lyrisme — Lucrèce —
Révèle un cœur cynique et bas :
O joie égoïste et sauvage
De contempler sur le rivage,
Léger d'angoisse et de remords,
La bataille aux hasards sans nombre ;
Puis de dormir quand la nuit sombre
Étend son linceul sur les morts !...

C'était le langage d'un traître,
Et, lorsque tu te suicidas,
Ton cœur eût souhaité peut-être
La mort auguste des soldats...
Quoi qu'il en soit, fils d'Épicure,
Ton vers malencontreux procure
La joie à quelques gens de bien
De proclamer avec délire
Qu'un sublime porteur de lyre
Souvent est mauvais citoyen...

Sot blasphème, ignoble hérésie
De Béotiens aux abois
Qui pour tuer la Poésie
Font en vain flèche de tout bois...
Or, poussant plus loin l'imposture,
Maint cancre haineux s'aventure
Jusqu'à dire : — « Quand du canon
La sourde voix trouble la terre,
Le faiseur de vers doit se taire !... »
A celui-là je réponds : — Non !

Non : que le doute nous opprime,
Que l'extase brille en nos yeux,
Avec le rythme, avec la rime
Ce qu'on veut dire, on le dit mieux !
Redoublant de force et de charme,
Le mot devient alors une arme
Contre les méchants et les sots,
Et, pour les batailles superbes,
Assembler des strophes en gerbes,
C'est encor former les faisceaux !...

Et c'est pour cela — douce France —
Que, nombreux, tes fils chaque jour
Disent ta gloire et ta souffrance,
D'un cœur tout débordant d'amour.
Hymne, Chanson et Mélopée
De ta formidable épopée

Célèbrent les exploits divers.
Pour les vainqueurs et les victimes,
A l'ombre des lauriers ultimes
Germe la semence des vers.

Les jeunes qui dans la tranchée
Crayonnent des refrains plaisants,
Les plus vieux qui, tête penchée,
Maudissent le fardeau des ans,
Tous, avec une foi superbe,
Exaltent la splendeur du verbe.
Nés des Latins et des Gaulois,
Ils savent qu'il faut qu'un poète
Ainsi qu'un guerrier se soumette
— Rude Discipline — à tes lois !

Comme l'esprit, quoi que l'on pense,
N'est pas toujours dupe du cœur,
La blague *s'offre en récompense*
Du peuple héroïque et moqueur.
Chacun, même aux heures de fièvres,
Telle une fleur au coin des lèvres,
Se plaît à l'arborer soudain ;
Et la souriante ironie
Prouve sa puissance infinie
Par le sarcasme ou le dédain...

Parfois la Muse, révoltée
Du plus grand des crimes humains,

Laisse la lyre de Tyrtée,
Erre par les sanglants chemins.
Elle, la déesse sereine,
Mêle aux râles ses cris de haine,
Et sur les forçats allemands,
Servant la vengeance publique,
Sa main justicière applique
Le fer rouge des Châtiments !...



Vers d'espoir, de deuil, de révolte,
Toujours sincères et touchants,
Nous en avons fait la récolte
Glanant parmi de vastes champs.
C'est l'âme du pays qui vibre,
Forte quand même, et toujours libre,
Même en les plus humbles essais,
La terre entre toutes choisie
Pour l'éternelle Poésie
Étant notre vieux sol français !...

Hugues DELORME.

15 février 1915.

Le Pape et les Empereurs

SUR LA MORT DE S. S. LE PAPE PIE X

A cette heure où la Mort a seule la parole,
Tout prend une grandeur suprême de symbole.

Le doux représentant du Christ a supplié
Deux empereurs d'avoir l'univers en pitié,
De ne pas reclouer sur le bois d'infamie
Et de ne pas percer de leur lance ennemie
L'Humanité que Dieu place au-dessus des rois,
Et d'épargner la Mère appuyée à la Croix.
Mais des deux empereurs, sourds aux pitiés du Pape,
L'un dit à l'autre : « Prends les clous, le marteau ; frappe !
Mets l'Homme en croix. »
François-Joseph, obéissant,
Dit : « C'est fait ! »
Aussitôt, l'autre empereur de sang,
Guillaume, a pris la lance, et, dans la chair auguste,
Déchiquetée, il a navré l'esprit du Juste.
Alors, un cri courut : « Lamma Sabacthani ! »
Avec un grand frisson, dans l'espace infini,
Et, comme pour montrer, par un signe sublime,
Qu'ils ont connu le nom sacré de la victime,
Lorsque les deux bourreaux ont frappé sans remord,
Le doux représentant du Christ sur terre — est mort.

Jean AICARD.

(*Le Gaulois,* 9 septembre 1914.)

Nos Alliés les Anglais

Ils l'ont dit franchement : ils ignoraient la France...
Et nous connaissions mal leur farouche gaîté.
Ils vantaient notre esprit, jamais notre endurance,
Et nous disions : Ils sont d'un pays sans clarté !

Mais voici qu'en luttant, côte à côte, sans trêve,
Le meilleur de nos cœurs soudain s'est révélé.
Ils savent quel élan aux grands jours nous soulève,
Nous découvrons le ciel par leur brume voilé.

C'est l'âme d'un Kipling et sa rudesse ardente,
Sa poésie aussi, sereine et palpitante,
Qui brillent dans les yeux de leurs libres soldats.

Et sous le clair regard d'un héros qui s'éveille,
Tu comprends, peuple fier qui jamais ne cédas,
Que la France a les fils qu'avait rêvés Corneille !

Maurice Allou.

(*Le Figaro.*)

Un Général

Parmi ses officiers, il va, revient, s'arrête,
Dicte un ordre précis tout en se promenant.
Un homme entre, hagard... Sa voix sourde halète :
« Mon général, mon général... Le lieutenant !... »

« Quel lieutenant ?... Mon fils ?... » — « Tout à l'heure...
[une balle... »
Et le chef a compris. Son front s'est incliné.
La lèvre qu'on devine est à peine plus pâle.
Mais le corps est de marbre et n'a pas frissonné.

Le père cependant, en un éclair rapide,
A revu son enfant tel qu'il était parti ;
Il voit la mère en pleurs... il le revoit petit.

Mais des vaillants sont là sous son regard humide,
Et fier, se redressant, prêt à croiser leurs yeux,
Ce soldat n'a qu'un mot : « Continuons, Messieurs ! »

Maurice ALLOU.

Jusqu'au bout !

A CEUX DU MANIFESTE

I

Or sus, docteurs, si c'est une « guerre de races »
Inutile d'en discourir;
On ne se combat pas à coups de paperasses ;
A l'une ou l'autre de mourir.
C'est dit, nous l'acceptons, le cartel de la haine;
On ira, gens du Zollverein,
— Le trope est du « Prussien libéré » Henri Heine —
Tirer la barbe au père Rhin.
A qui restera-t-elle? On verra. La querelle
Ne date pas que d'Attila;
C'est celle, déjà vieille au temps de Marc-Aurèle,
De l'Olympe et du Walhalla,
Latins contre Germains. Plantons l'épée en terre
Et chantons chacun nos pæans.
Mais, tenez, cette fois, sans Vierge de Nanterre
Et sans Pucelle d'Orléans,
Seuls à seuls. Oui, que Dieu nous laisse le champ libre
En juge impartial et droit;
Nous ne te demandons, Seigneur, que l'équilibre
Entre leur Force et notre Droit;

Car il est « kultural » qu'en semblable matière
Le Verbe cède à l'Action,
Et le temps est venu de fixer la frontière
De la Civilisation.

II

Mais écoutez. — Le sang nous montât-il au ventre,
Puisque le monstre est à Berlin
C'est là que nous irons l'abattre dans son antre,
Comme Hercule avec son merlin.
Tarasque, il appartient à l'époque confuse
Des zoologiques erreurs;
Lacépède le nie et Barnum le refuse
Même parmi les « empereurs ».
Monstre, mais plus bamboche encore, cet absurde
Allié de ses ennemis,
Qui réveille le Turc et déchaîne le Kurde,
Lui, giaour, sur les roumis,
Rompt lui-même la digue à l'avalanche slave
Et croit, rêve aux réveils amers,
Barrer à ces tritons dont Neptune est l'esclave
La voie et l'empire des mers;
Qui, réduisant sa horde immense au clan borusse,
Fait, et cela dès aujourd'hui,
De la Grande Allemagne une petite Prusse
Et crève son trône sous lui.
Théramène, pends-toi! Les flots dont il émane
Lui dessinent, dans les embruns,
La Sainte-Hélène due au napoléomane
Hurluberlu Deux, khan des Huns.

III

Ardélions, à vous. — L'heure serait indue
D'imaginer, pédants en us,
Que la Flandre reprise et l'Alsace rendue
Cloront le temple de Janus.
Lorsque vous dévalez de votre terre ingrate,
Bons bergers d'un peuple rural,
Vous ne marchez qu'avec la lampe d'Erostrate
Pour usage architectural.
Vous pangermanisez aussi les cathédrales;
Vous réalisez dans Arras,
Ypres et Reims le plan des cités sépulcrales
Dont Palmyre est le type, — à ras;
L'art gothique n'est pas pour Goths. La connaissance
Teutonne a rompu tout lien
Avec les monuments dits : de la Renaissance
Du faux génie italien.
J'aime à penser que Goethe aurait l'âme attendrie
S'il pouvait vous voir, de Weimar,
Renchérir dans Louvain, nouvelle Alexandrie,
Sur le geste auguste d'Omar.
Vous avez le carnage érudit, l'incendie
Docte, le pillage idéal,
Et vos autodafés sont de ceux qu'étudie
Un saint roi dans l'Escurial;
Professeurs de surin camouflés en gendarmes,
Comme des Sioux en cow-boys,
Qui faites, du duel juridique des armes,
L'assassinat du coin des bois;

Alain de Fayolle

Ganté de blanc, Fayolle a remis son panache.
(Edmond ROSTAND, *Jour des Morts.*)

Je te salue, ô toi qui sus si bien mourir,
Petit Saint-Cyrien dont le pur souvenir
Hante notre mémoire !...
Ton geste fut surtout un geste bien français,
Et c'est avec cela, Fayolle, tu le sais,
Qu'on entre dans l'Histoire !...

Quand les Saint-Cyriens partirent, pleins d'espoir,
Ils jurèrent entre eux que, pour mieux recevoir
Le glorieux baptême,
Ils mettraient leurs gants blancs pour leur premier assaut.
Car, lorsqu'on a l'honneur d'être « Cyrard », il faut
Être coquet, quand même.

Ce fut à Charleroi qu'arriva le moment
De charger, et tu fus fidèle à ton serment,
Mais tu fis mieux encore :
Voyant que tes soldats hésitaient à partir,
Tu mis à ton képi ton plumet de Saint-Cyr,
Et, d'une voix sonore,

Tu crias : « En avant ! » Et tous, d'un seul élan,
Bondissent, ralliés à ton panache blanc...
Hélas ! c'est une cible !...
Et tu tombes, frappé d'une balle en plein front...
Mais l'élan est donné, l'élan que rien ne rompt,
L'élan irrésistible !...

Et quand on ramassa ton plumet blanc et bleu
On vit qu'il se teignait de rouge, peu à peu,
Et devenait garance...
Ton sang qui l'empourprait l'avait rendu plus beau,
Car il en avait fait comme un petit drapeau
Aux trois couleurs de France !...

Salut, jeune héros qui n'avais pas vingt ans,
Qui marchais à la mort, en boutonnant tes gants,
Le front dans la lumière !...
D'aussi braves que toi sont tombés sans faiblir ;
Mais tu nous as montré que, même pour mourir,
Il y a la « manière ».

René BERTON.

(*Poèmes de la Grande Guerre,* un vol. en préparation.)

Maman !

Quiconque a vu le feu vous redira la chose :
Quand un jeune soldat, frappé grièvement,
Tombe, lâchant son arme, oubliant toute pose,
Tandis qu'il perd le sentiment ;

Quand l'instinct parle seul dans la chair qui s'effondre,
Quand le corps déchiré s'arrête en son élan,
Son dernier cri, le mot où son cœur vient se fondre,
C'est toujours celui-ci : maman !

Oh ! l'on dira que c'est vraiment peu militaire !
Je suis sûr que tous les héros de coin du feu
Jugeront que c'est un détail qu'il vaut mieux taire :
Magnifique, bien peu !

C'est leur droit de rêver qu'en des éclairs d'épées,
Prestigieux, bombés d'orgueil national,
Nos superbes guerriers vivent des épopées,
Dignes d'images d'Épinal...

Je préfère humblement, aux beaux cris grandioses
Au fond desquels il est un peu de vanité,
La voix simple, disant très simplement des choses
Pleines d'éternité !

Je le trouve sublime et non pas ridicule,
O soldat de vingt ans, ce cri qui salua
L'instant où ton matin joyeux en crépuscule
Sinistre se mua !

Ce cri qui tout d'abord semble bien moins épique
Que des chants claironnants de hautaines clameurs,
Moi, je l'admire plus, soldat, car il m'explique
Que tu sais bien pourquoi tu meurs !

Tu sais que tes vingt ans, tu ne les sacrifies
Qu'au seul amour — au seul ! — qui mérite ici-bas
Qu'on lui fasse l'atroce offrande de sa vie
Et qui vaille tous les combats !

Tu sais bien que tu meurs, puisque ton âme glisse,
Avec ce mot dans l'ombre où s'éteint ton élan,
Pour l'unique amour qui vaille un tel sacrifice :
Ta mère... Ta maman !

Oui ! sous tous les grands mots dont la lèvre est fleurie,
Quand on veut noblement pousser un noble cri,
Il n'y a sous tous ces beaux mots : France et Patrie !
Que le vieux front chéri !

Que le doux front chéri dont l'âme a fait la tienne,
Que le bon front chéri qui, toujours anxieux,
Suivait, guettait le fils, attendait qu'il revienne,
Tant d'amour dans les yeux !

Voilà ce qu'il voudrait te ravir, cette brute,
Qui souille nos vieux champs de ses bataillons gris,
Le but de ses efforts et le prix de sa lutte :
Tu l'as très bien compris !

C'est l'âme de ta mère, à la tienne transmise,
Qu'il rêve d'abaisser, qu'il veut humilier ;
Cette âme, il voudrait bien, ce Teuton, que l'on dise
Qu'on la vit, devant lui, plier...

Peut-être même aussi — qui sait ! — cette âme auguste,
Voudraient-ils l'écraser sous leurs rudes talons,
Et te faire le sort qu'ont, en ce temps injuste,
Tes frères, Lorrains et Wallons !

Eux, les infortunés, ont cette honte amère
Qu'un étranger leur dit, dédaigneux et jaloux :
« Elle ne suffit pas, l'âme de votre mère,
« Pour faire des hommes de vous !

« Vous apprendrez les mots que m'enseigna la mienne :
« Ma mère à moi, — Lorrains, Wallons ! — car elle vaut
« Plus que la vôtre et je prétends qu'on la comprenne !
« Apprenez sa langue ! Il le faut ! »

Français ! plutôt mourir ! Sous le coup qui t'assomme,
Ton cri, ton dernier cri, veut dire que tu sais
Qu'elles ont fait de leurs enfants de rudes hommes,
Les mères des soldats français !

Albert du Bois.

(*Les Annales.*)

Chien de guerre

A mon jeune ami Jean Mirman.

Bien qu'on l'eût baptisé : Loulou — d'un nom commode,
Le pauvre n'avait rien des griffons à la mode.
Saint-Simon eût, de lui, dit qu'il n'était pas « né ».
Il tenait à la fois du cocker par le nez,
Du terrier par la robe et du bull par la patte.
Mais il avait, ce chien cocasse et disparate,
Un regard presque humain, si bon, si caressant,
Que, lorsqu'il vous fixait, son œil phosphorescent
S'emplissait d'on ne sait quelle lumière immense...

Nous l'avions découvert dans un champ, près d'Amance.
Il errait éperdu, hagard. — Une maison
Et des granges flambaient au lointain horizon
Et nous avions pensé que « les autres » peut-être
Avaient brûlé sa ferme et fusillé son maître.
D'ailleurs, à la tranchée il fut bien accueilli ;
Quand on l'eût vu frotter, d'abord, en chien poli,
Avant de pénétrer dans notre taupinière,
Ses pattes sur un paillasson imaginaire,
On en augura bien.

Il devait faire mieux
Car ce roquet, servi par un flair merveilleux

Et qu'il devait tenir de ses lointains ancêtres
Qui chassaient les grands ours dans les forêts de hêtres,
Devint un chien de guerre admirable. Souvent,
Le soir, il s'en allait, grave, le nez au vent,
Vers l'ennemi « pour une enquête personnelle »
Et lorsqu'à son retour, de sa large prunelle
Il regardait les chefs avec un air d'ennui,
Nous nous tenions, tous, prêts à l'alerte.

Une nuit,
Qu'il grognait sourdement tout en grattant la terre,
Comme s'il eût flairé soudain quelque mystère
Là-bas, chez les Teutons, notre sous-lieutenant
Lui demanda : « Loulou! que sens-tu?... L'Allemand? »
Alors, sans aboyer, sachant que la prudence
Veut qu'en des cas pareils on garde le silence,
Il releva son nez dans le sol enfoui
Et d'un clignement d'yeux sembla répondre : Oui!
Aussitôt l'officier nous fit prendre les armes :
« Ce cabot, pour le flair, dit-il, vaut deux gendarmes...
« Le Bavarois pour nous prépare un entremets
« Qu'il compte nous servir à l'improviste. — Mais...
« (Toi — Loulou — va devant, la chose te regarde.)
« A nous de le surprendre avant qu'il soit en garde.
« Baïonnette au canon! — Dans cette obscurité
« Ne tirez pas! — Rien que l'aiguille à tricoter
« C'est l'arme du Français, et l'on sait que le Boche
« Aime peu le baiser pointu du tourne-broche.
« En avant! »

Or, le chien ne s'était pas trompé :
A cent pas devant nous, nous pûmes voir ramper,

Profitant du fossé qui borde la grand'route,
Les Bavarois. Leur chef, dont l'oreille à l'écoute
Avait perçu du bruit, allait crier : *Wer da!*
Il n'en eut pas le temps, les deux mains d'un soldat,
Cependant qu'il râlait comme un soufflet de forge,
Lui rentrèrent bientôt son *Wer da!* dans la gorge.
Et puis l'on se rua... baïonnette en avant...
Ce fut beau!...

Pour briser notre assaut triomphant
Leur mitrailleuse en vain cracha sa bave immonde.
Il faisait noir... son feu nous tua peu de monde...
Nous, l'on faisait merveille, on se sentait en train!...
La moitié de ces gueux resta sur le terrain,
L'autre s'enfuit...

Hélas, au cours de la poursuite,
L'infortuné Loulou, qui talonnait leur fuite,
Avise un gros major, large, replet, dodu.
(Pourquoi dans ses mollets n'aurait-il pas mordu?
Les chiens n'admettent pas qu'on aille de la sorte,
Et toujours on les voit surgir de quelque porte
Quand passe un étranger qui court un peu trop fort.)
Donc le brave Loulou, gentiment, sans effort,
Avait planté ses crocs dans les mollets du reître;
Même, il avait dû mordre un peu plus haut, peut-être,
Car l'énorme Teuton, prenant son pistolet,
L'abattit à ses pieds...

Ainsi qu'il le fallait,
Un sergent, tout d'abord, vengea d'un coup de crosse
La bête, en assommant le Bavarois féroce

(D'un tel coup qu'il brisa son arme en l'assénant !)
Et puis l'on regagna la tranchée, emmenant
Le corps encor tout chaud de la vaillante bête.
De part en part la balle avait troué la tête,
Et dans ses yeux profonds, dans ses yeux que j'aimais,
Le beau regard s'était éteint à tout jamais !

Comme pour l'un de nous, on lui fit une tombe.
Nous y portâmes tous quelque débris de bombe ;
Puis le fourrier (c'était un avocat connu)
Fit ce petit discours familier — mais ému :

« Adieu, dit-il, adieu, cher petit camarade.
« Au régiment des chiens humble soldat sans grade,
« Ton nom, nous en faisons tous ici le serment,
« Vivra tant que vivra notre fier régiment !
« Non ! nous n'oublierons pas l'ami fidèle et tendre
« Vers le grand inconnu parti sans nous attendre,
« Et dont les cris joyeux et les bonds enfantins
« Mettaient de la clarté dans nos sombres matins !
« Adieu, Loulou ! Tu meurs pareil à Cynégire,
« — Non en mordant le bastingage d'un navire —
« Mais en plantant tes crocs, et juste au bon endroit
« Dans l'envers adipeux d'un major bavarois !
« Salut ! »

Ce fut la fin de la cérémonie ;
Mais, sur le vœu formé par notre compagnie
— Et bien vite exaucé par notre colonel —
On décida que, désormais, à chaque appel,
Le nom du chien figurerait comme les nôtres,
Et qu'on l'appellerait à la suite des autres.

Cette décision fut portée au rapport,
Et, depuis, tous les jours, quand le sergent-major
Lance ce nom : « Loulou ! » de sa voix énergique,
Afin de bien prouver à la bête héroïque
Que nous n'oublions pas celui qui nous garda,
L'un de nous — simplement — répond : « *Mort en soldat !* »

Dominique BONNAUD.

Nancy, 28 novembre 1914.

(*Le Matin*, 3 décembre 1914.)

Lettre à Sylvie

A mon spirituel ami le général de Teyssières.

La tranchée où je m'aligne
Près de R..., en ce moment
Avec l' « ixième » de ligne,
Vous plairait assurément.

Elle évoque, cette crypte,
Presqu'un hôtel renommé
De la Grèce ou de l'Égypte :
C'est un Palace-Athéné !

L'existence qu'on y mène
Et que je peins dans le vif
Tout doucement vous ramène
Vers l'ancêtre primitif.

Il faut tout créer, tout faire
Soi-même, *Fare dâ se*,
Mais le Français, en l'affaire,
N'est jamais embarrassé.

Les couloirs y sont humides
Et nos illustres anciens
Près des grandes pyramides
Avaient plus chaud, j'en conviens !

Nous, quand la bise est mauvaise,
On se réchauffe en chantant
A plein cœur la *Marseillaise*
Comme ces héros d'antan !

Puis on se métamorphose :
On devient des Crusoë ;
On est des Lubin, sans Rose,
Et des Daphnis, sans Chloë.

Nous avons pris une vache,
Pauvre bête à l'abandon,
Qui jouait à cache-cache
Avec l'obus du Teuton.

Moi, jadis clerc de notaire
A Paris, rue Amelot,
Si vous me voyiez la traire,
C'est du dernier rigolo !

Avec des morceaux de caisse
Et deux planches de fayard
— Luxe royal en l'espèce ! —
Je me suis fait un placard.

L'un de nous, un petit maître
Et le roi du cotillon,
Ne parlait-il pas d'y mettre
Des tendeurs pour pantalon.

Puis nous avons une salle
De théâtre... Un Bavarois
Dirait qu'elle est « golossale » :
Elle a deux mètres sur trois.

Certe elle n'est pas profonde
A donner le vertigo,
Mais enfin, l'on a du monde,
On vient à nos thés tangos.

Et puis chaque galerie
Dans la tranchée a son nom ;
Or, la mienne, je vous prie,
Porte celui d'Apollon.

Non pas que je me découvre
La beauté du dieu païen,
Mais ça rappelle le Louvre,
Ça fait « riche » et ça fait bien.

Lorsque l'on n'est pas de garde
L'œil au guet, le nez au vent,
Quand l'ennemi nous canarde
De ses shrapnels moins souvent,

Nous écoutons la musique
(Du Bizet — jamais du Brahms !)
D'un bon vieux phono phtisique.
Enfin nous jouons au rams...

... Ou plutôt à la manille.
(Au rams, être sans atout
Et crier : « Je prends la fille ! »
Quand on ne prend rien du tout,

Avouez que c'est grotesque !)
Parfois encor nous cherchons
A faire au voisin tudesque
De petits tours de... démons !

Nous jetons aux « kamarades »
Le journal « révélateur »,
Sans compter quelques grenades ;
L'un de nous, un bon chanteur,

Prend son projectile et chante,
En le lançant au Saxon :
« Adieu ! Grenade charmante ! »
Comme ce pauvre Fragson.

Je vous ai tout dit, Sylvie,
Et vous voyez ce que c'est...
Nous prenons gaîment la vie,
— Surtout, nous restons Français.

Car le *Rire* c'est notre arme,
Et le Boche est trop vilain
Pour en connaître le charme...
Ils n'en ont pas à Berlin.

Dominique BONNAUD.

Nancy, décembre 1914.

(*Le Rir Rouge.*)

Dans la Tranchée

Je vous écris, ma chèr' maman,
Durant que pour un bon moment
Notre section est bien cachée
Dans la tranchée ;

Tous pas bileux, tous bons copains,
On est là, comm' des p'tits lapins,
(Face aux Pruscots) toute un' nichée
Dans la tranchée ;

C'est vraiment le « p'tit trou pas cher » ;
Y a pas d'erreur, c'est « la grande air »...
Bien qu'la vue soit un peu bouchée
Dans la tranchée ;

Mais, par l'orchestr' d'un casino,
Par les tzigan's ou le piano
On n'a pas l'oreille écorchée
Dans la tranchée.

Nos « 75 », nos « Rimailhos »
Nous berçant à leurs trémolos,
On rêve à la Franc' revanchée
Dans la tranchée !

Dès qu'apparaît le quart seul'ment
De la moitié d'un' gu... d'All'mand
Nous la r'collons — très amochée —
Dans la tranchée;

Alors commenç'nt, sempiternels,
Les arrosag's de leurs shrapnels :
La terre en est toute jonchée
Dans la tranchée;

Nous rigolons dans nos clapiers ;
« Quell' collection de press'-papiers
« Lors du retour sera pêchée
« Dans la tranchée ! »

L'un d' nous est mort... et mort joyeux
En s'écriant : « Tout est au mieux :
« Voilà ma tomb' toute piochée
« Dans la tranchée ! »

Le sergent — qu'est curé — lui dit :
« Repose en paix, héros béni
« Sur qui la Gloire s'est penchée
« Dans la tranchée;

« Nous te veng'rons — nous l' jurons tous —
« Car la Victoire est avec nous :
« Ell' mont' la gard' près d' nous couchée
« Dans la tranchée ! »

Théodore Botrel.

(*Les Chants du Bivouac*, 1 vol. ill. Payot, éd.)

Prière au " Jeune Bon Dieu "

Jeune bon Dieu qui dans la Crèche
Rajeunis ton Éternité,
Toi dont la tendre Loi ne prêche
Que l'Amour et la Charité ;

Doux Roi du plus doux des Royaumes,
C'est Toi que nous invoquerons,
Et non les vieux dieux des Guillaumes,
Des Attilas et des Nérons :

Jeune Dieu rayonnant de gloire,
Aux yeux clairs jamais courroucés,
D'un geste accorde la Victoire
Aux descendants de tes Croisés :

Cette Victoire — très prochaine —
Nous la demandons par Clovis,
Par Jeanne, la bonne Lorraine,
Par Bayard et par Saint Louis :

Tous nos chers blessés en détresse
Te la réclament à genoux,
A Toi dont le gibet se dresse,
Croix rouge, entre le ciel et nous ;

Nous l'implorons de Toi, le Juste
Mort pour expier nos péchés,
Par nos fils au trépas auguste
Sur leur Calvaire, aussi, couchés ;

Par les pleurs de millions d'êtres :
Épouses, vieillards endeuillés ;
Par les massacres de tes prêtres ;
Par tes Sanctuaires souillés ;

Par Louvain, par Senlis croulantes
Et par Reims, qui, près de mourir,
Tend vers Toi ses tours suppliantes
Comme les moignons d'un martyr ;

Par notre farouche endurance,
Par nos otages en exil,
Jeune bon Dieu, rends à la France
Justice et gloire...
Ainsi soit-il !

Théodore Botrel.

(*Les Chants du Bivouac.*)

A la Paix

O douce Paix, chère et sacrée,
Tu sais bien avec quelle ardente bonne foi
Nous avons milité, l'âme pleine de toi,
Pour ta cause désespérée.

Nous avions prévu la fureur
Du fléau qui mettrait en feu l'Europe entière,
Et nous luttions, des deux côtés de la frontière,
Pour écarter l'immense horreur.

Ce fut en vain. Du moins, la France
Est pure du forfait. Vaincre loyalement,
Rester libre, briser le César allemand,
Est son indomptable espérance.

Écraser l'Empire avec lui,
Les bandits féodaux, la caste militaire,
Pour que tes beaux pieds nus ne quittent plus la terre,
C'est le seul moyen aujourd'hui.

Pouvons-nous, troublés par tes larmes,
Finir hâtivement le combat pour le droit,
Avant que la Justice ait fait ce qu'elle doit
Dans le dur jugement des armes?

Faut-il que ton pire ennemi
Persiste à convoiter, à menacer le monde ?
Non : Pour que cette guerre infâme soit féconde
Il ne faut pas vaincre à demi.

Si l'Allemagne, en sa misère,
N'a pas même un sursaut de révolte demain,
Sans elle, mais pour elle, et pour le genre humain,
Nous ferons l'œuvre nécessaire.

O Paix, bénis en frémissant
Ceux qui vont se ruer sur l'empire de proie :
C'est ta sainte moisson de lumière et de joie
Qui germe dans leur noble sang !

Maurice Bouchor.

(*La Guerre Sociale,* 5 novembre 1914.)

La Dernière du Kaiser

Au pays du Kronprinz et de l'*Agence Wolff*
Le mensonge est un sport, comme à Londres le golf.
De l'un à l'autre pôle on n'ose plus les croire...
Je vais, à ce sujet, vous conter une histoire,
Une histoire très simple, en vers de mirlitons,
Et c'est très suffisant pour parler des Teutons.

. . . .

Or, de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'Empire,
Et son ami de Moltke, avaient chipé, pour rire,
Un griffon bruxellois joli comme un amour.
Disons-le, c'est Bethmann qui suggéra le tour,
Mais c'est le général, plein d'astuce et de zèle,
Qui s'approcha du klebs et coupa la ficelle.
Puis il dit simplement : « Cette bête est à moi.
— Hein ? répliqua Bethmann, explique-moi pourquoi ?
— Simplement parce que c'est moi qui l'ai chipée.
— Possible, mais, mon cher, qui t'a donné l'idée ?
C'est moi. Par conséquent le chien est à bibi. »
Et de Moltke reprit, d'un air ébaubi :
« Le chien est à nous deux... Jouons-le, tiens, j'y songe,
A celui qui fera le plus joli mensonge !... »
Et les voilà partis à mentir, sans effort,

Comme l'on sait mentir de Dantzig à Francfort :
Platement, lourdement, sans y mettre de formes,
Et, tout en débitant leurs mensonges énormes,
Les deux Boches pensaient : Je vais gagner, c'est sûr !

Mais soudain, le Kaiser tourna le coin du mur.
Il avait l'air vaseux et la moustache en friche.
« Que faites-vous, dit-il, et d'où vient ce caniche ?
— Nous mentons, dit Bethmann, seulement pas pour rien :
Le plus menteur des deux doit emporter ce chien.
— Vous mentez, leur cria Guillaume, au large, arrière !
Ou je vais vous flanquer mon pied dans le derrière !
Le mensonge est infâme, on ne doit pas mentir !
Pouah ! rien que d'y penser, cela me fait vomir !
Et dans toute ma vie, où maintenant je plonge,
J'ai beau chercher, je ne vois pas un seul mensonge !... »

Bethmann dit, en riant d'un gros rire prussien :
« De Moltke... il a gagné... donne-lui donc le chien. »

Lucien Boyer.

(*Les Petits Châtiments.*)

A Sa Majesté Albert Ier

Ce mot sonnait trop mal à vos oreilles : *Neutre !*
Vous n'avez pas voulu de cette rime à « pleutre »
Ni voulu vous croiser les bras,
Lorsque Germania, la Dalila hideuse,
Sur votre front superbe appuyait sa tondeuse
Pour vous couper les cheveux ras.

Vous n'avez pas voulu, pendant la vie entière,
Tourner comme Samson une meule de pierre,
Quoiqu'on offrît de vous payer.
Et, depuis ce jour-là, le Philistin infâme,
Passe et repasse encor sa meule sur votre âme
Sans jamais pouvoir la broyer.

Autrefois, quand la joie existait en Belgique,
On « zwanzait » à propos du Waterloo tragique
Où nos grognards furent battus.
Crommelynck déchaînait des tempêtes de rire
Dès qu'à Napoléon Premier il faisait dire :
« Les Belges, nous sommes foutus !... »

Depuis, il a coulé bien du sang, bien des larmes !
Mais, lorsque glorieux avec vos frères d'armes,
Vous reviendrez, drapeaux levés,
Sire, la liberté, l'honneur et la justice
Diront, en vous offrant la pourpre qu'on vous tisse :
« Les Belges, nous sommes sauvés !... »

Lucien Boyer.

(*Les Petits Châtiments*. Péchade, éditeur, Bordeaux.)

Les Soldats de plomb

CONTE DE NOËL

De Noël c'est le soir.
Petit Paul, plein d'espoir,
A mis devant sa cheminée
Ses brodequins d'enfant,
Puis s'endort en rêvant
Dans sa couchette satinée.
Mais de tous les joujoux
Ce qu'il voudrait surtout
C'est une boîte magnifique
De beaux soldats de plomb,
Avec fort en carton.
Brave petit cœur héroïque !

. . . .

Au milieu de la nuit,
En entendant du bruit,
Petit Paul tout à coup s'éveille ;
Dans ses souliers il voit
Le jouet de son choix.
Mais, ô ! surprise sans pareille !
De la boîte en carton
Tous les soldats de plomb
Sortent et, fusil sur l'épaule,
En bon ordre ils s'en vont.

Et le petit garçon
Les voyant partir se désole!
Mais, sautant du lit doucement,
Aux soldats il dit, suppliant :
« Petits, petits soldats de plomb,
« Pourquoi quitter ma cheminée?
« Voyez mon désespoir profond,
« Pourquoi cette fuite obstinée? »
Alors un des soldats de plomb
Lui répondit : « Petit garçon,
Nous ne restons pas dans la tienne :
C'est une cheminée prussienne!! »

CAMI.

(*Le Journal.*)

Tête de pipe

CONTE DU JOUR DE L'AN

A ses soldats pour étrennes
Ce cher Kronprinz vient d'offrir
Des pipes en porcelaine,
Noble et touchant souvenir !
Ces pipes mirobolantes
Se composent d'un tuyau
Et de la tête imposante
Du Kronprinz sur le fourneau.
Ce Kronprinz tête de pipe
A chacun des soldats veut
Prouver qu'il est un chic type,
Et qu'il ne craint pas le feu !
Pour rendre un honneur suprême
A cet impérial présent,
Un régiment le jour même
Voulut charger en fumant.
Vers nos troupiers il s'élance ;
Mais, en les apercevant,
Un éclat de rire immense
Des Français secoue les rangs.
« Tiens ! dit un soldat gavroche,
« Ils chargent la pipe aux dents !

« Leurs pipes ont la caboche
« Du Kronprinz peinte devant !
« Lui qui, toujours par prudence,
« Se cache lors des combats,
« Aujourd'hui — quelle vaillance ! —
« Il est devant ses soldats ! ! »

CONCLUSION

Et le soir, dans leurs gazettes,
On imprimait gravement :
« Le Kronprinz charge à la tête
« De son glorieux régiment ! »

CAMI.

(*Le Journal.*)

La Petite Bonne allemande

I

Aux beaux jours du dernier printemps,
Dans son château des bords de l'Oise,
Une digne et riche bourgeoise
Disait : « C'est un malheur des temps
« Dans notre état démocratique,
« Le peuple de France est hanté
« D'un rêve fou d'égalité.
« *Ni Dieu ni maître* est son cantique,
« On ne peut plus trouver de domestique.
« Moi, j'ai, grâce à Gretchen, toute tranquillité;
« C'est une fille sage et que tout recommande;
« Ni paresseuse ni gourmande,
« Douce, propre, sans volonté;
« Jamais elle n'a mérité
« La plus légère réprimande;
« Elle est parfaite, en vérité,
« Ma petite bonne allemande. »

II

Arrive la chaude saison;
C'est la guerre! Est-ce une raison
Pour renvoyer la pauvre fille?
Elle est presque de la famille,
Elle aime tant notre maison!

Quand le commissaire demande
L'âge, le pays et le nom :
« Est-elle Prussienne? » on dit : « Non,
« Elle est de la Suisse allemande. »

III

C'est, dans le brouillard automnal,
Le bombardement infernal
De la ville terrorisée.
Qui donc le guide? Une croisée
Que vient d'éclairer un fanal.
Où l'espionnage commande,
L'ouragan de fer a passé.
Rien ne reste debout de ce qu'a dénoncé
La petite bonne allemande.

IV

Les champs dévastés sont couverts
Par le plus rude des hivers
D'un grand linceul de neige blanche.
En France elle a sonné l'heure de la revanche!
L'heure tragique des revers
Pour l'Allemagne est arrivée.
L'espionne en vain s'est sauvée,
Elle est prise au pays teuton...
Le sergent d'escorte demande :
« Quand donc la fusillera-t-on,
« La petite bonne allemande? »

Émile COUTEAU.

(*Le Gaulois*, 23 novembre 1914.)

Noir, jaune et rouge

VERS DITS PAR LÉON BERNARD,
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

C'est pour nos frères de Belgique !
Achetez les petits drapeaux,
Afin que l'exode tragique
Puisse goûter quelque repos.
Chez nous la guerre les exile.
Or, s'ils sont sans pain, sans asile,
Tous ces errants que vous voyez,
C'est qu'ils ont dès la première heure,
En sacrifiant leur demeure,
Su nous conserver nos foyers...

A notre cher drapeau de France
Que leur drapeau, mêlant ses plis,
Chante la gloire et la souffrance
Des rudes exploits accomplis ;
Que cette union porte en elle
L'entente digne et fraternelle
De nos soldats avec les leurs ;
Et tandis que flotte l'emblème
De ceux qu'on admire et qu'on aime,
Examinons ses trois couleurs :

— Noir, jaune, rouge, il représente
En un symbole harmonieux
Ce qu'à la minute présente
Est la terre des fiers aïeux :
Le noir redit les deuils funèbres
Sur qui, dans l'effroi des ténèbres,
La nuit sépulcrale descend ;
Cependant que le rouge exprime
Les horreurs sanglantes du crime
Dont souffre ce peuple innocent.

Mais entre le noir et le rouge
(Deuil ou crime étant écarté).
On peut voir un rayon qui bouge,
Prodiguant sa jaune clarté.
Telle une bienfaisante aurore,
Il dit que vous aurez encore
— Sujets d'un prince non pareil,
Comme lui sans peur, sans reproche —
Dans un avenir qui s'approche,
Votre large place au soleil !...

Hugues Delorme.

(*Le Petit Journal,* 20 décembre 1914.)

Le Typhus de la goinfrerie

> L'armée allemande est atteinte de *salmonellose*, intoxication qui se produit chez les gens qui abusent de la charcuterie et qui se termine par la mort.
>
> (Journaux.)

Qu'est-ce que la *Salmonellose ?...*
Il serait bon qu'un érudit
L'expliquât clairement, s'il l'ose.
Du moins, voici ce qu'on en dit :
Ce mal du typhus se rapproche,
Mais, spécial au peuple boche,
Chez lui seul répand la terreur :
C'est le fléau fatal dont souffre
Quiconque absorbe comme un gouffre !
Tels les sujets de l'Empereur...

Car, il faut bien qu'on le répète,
L'homme d'esprit seul sait manger,
Et le Teuton, comme une bête,
Bâfre au point de mettre en danger
Ses jours si précieux. Il broute
D'abord un tonneau de choucroute,
Puis, pour se nettoyer les dents,
Du boudin noir au kilomètre,
Non sans avoir pris soin de mettre
De la confiture dedans.

Tant de victuailles, ça cube,
Ou ça *Kube* (exiger le K),
Et son intestin, pauvre tube,
Dès l'enfance s'intoxiqua.
En ce séjour pour le bacille
La vie est clémente et facile ;
Il folâtre du haut en bas,
Et ses compagnes préférées,
Les Syncopes, les Diarrhées,
Prennent avec lui leurs ébats.

O *Salmonelloses* mutines
Qui chez l'ennemi sévissez,
Doublant ses luttes intestines,
Vous ne sévissez pas assez !
Que vomissements et coliques
De ces goinfres mélancoliques
S'emparent triomphalement ;
Lancez dans les bières suries
Vos régiments de bactéries
Pour avoir leur rein allemand !...

Hugues Delorme.

(*Pour le Roi de Prusse...*, un vol. en préparation.)

Sabres japonais

Sur tout ce qui nous vient d'Asie
Il ne faut pas qu'on s'extasie.
Cependant, Français, reconnais
(Car le nier serait sottise)
Que ton sûr instinct sympathise
Avec le peuple japonais.

D'où ce sentiment peut-il naître ?
Toujours est-il qu'il parle en maître
Et qu'à nos désirs il répond...
Sans explication plus ample,
Nous admirons tous, par exemple,
Les fameux sabres du Japon.

Leurs lames fortes, bien trempées,
Égalent toutes les épées,
Bravent les meilleurs yatagans ;
Et, sur la poignée et la garde,
L'œil surpris et charmé regarde
Mille détails extravagants :

Dans l'ornement de chaque sabre,
Rien de cruel ni de macabre ;
Objets uniques sous les cieux,
Ils n'évoquent point de massacres.
Les ivoires avec les nacres
S'y mêlent aux ors précieux ;

Sur la laque ou sur le bois fruste
Maint bijou délicat s'incruste.
Oiseaux, papillons, fleurs des champs
Alternant leurs grâces légères
Font des bibelots d'étagères
De ces glaives aux durs tranchants...



Artiste et guerrier tout ensemble,
Ce peuple lointain nous ressemble :
Si son nom est chez nous fêté,
Et si pour nous son cœur exulte,
C'est que l'on a le même culte
De l'Honneur et de la Beauté !...

Hugues Delorme.

(*Le Petit Journal.*)

La Bouffette

Ah ! non, certes, du sans-patrie
Nul ne fait plus l'affreux métier !
Et, dans notre France chérie,
Chaque Français est cocardier !

Lorsque le coq du clocher bouge
Au souffle d'un vent menaçant,
Un petit chiffon bleu, blanc, rouge,
Sur notre poitrine descend.

Ce chiffon, rond comme une rose,
Et, comme un papillon, léger,
Soudain sur notre cœur se pose ;
Et nul ne l'en peut déloger !

Regarde à mon habit, regarde,
Mon frère ! Et puis regarde au tien !
Ce chiffon, c'est une cocarde,
Notre cocarde, citoyen !

Je le fixe à ma boutonnière,
Ce chiffon-là, trois fois sacré ;
Et jusqu'à mon heure dernière,
Simplement, je l'y garderai !

Que d'autres, qui devraient se taire,
S'en aillent crier, en tout lieu :
« Mon pays, c'est toute la terre ! »
C'est leur affaire, maugrebleu !

Pour moi, cette bouffette ronde
Me fait songer, à tout moment,
Que mon pays n'est pas le monde,
Mais bien la France, seulement !

Et qu'à toute heure on me brocarde
Et qu'on me traite de chauvin
Pour oser montrer ma cocarde,
Je le déclare, c'est en vain !

Car je serais un piteux homme,
Si je ne savais, par malheur,
Qu'une cocarde, c'est, en somme,
Le drapeau qui s'arrange en fleur !

Georges Docquois.

(*Le Rire Rouge.*)

Le Corbeau de Potsdam

— *Mein Gott!* comme ça sent mauvais,
A présent, partout où je vais,
Dit Guillaume, en mon Allemagne !
Bien que je vive en camp volant
Ces temps-ci, ce sale relent
En tous lieux, toujours, m'accompagne !

D'où vient, mais d'où vient cette horreur ?
— De moi, de moi, mon Empereur !
Dit une voix rauque dans l'ombre...
Et Guillaume ouït le bruit sec
D'un méchant claquement de bec,
Et, soudain, vit un oiseau sombre

Perché sur le dos d'un fauteuil.
Et cet oiseau vêtu de deuil
N'était rien qu'un corbeau vulgaire.
« Ah ! dit Guillaume, c'est donc toi ?
J'aurais dû m'en douter, ma foi !
Eh bien ! que dis-tu de la guerre ? »

Le corbeau dit : — Rien de nouveau,
Si ce n'est que, pour un corbeau,
C'est assez agréable, en somme.
En guerre, un corbeau, c'est certain,
Se trouve sans trêve au festin ;
Et rien n'est meilleur que de l'homme !

— Oui, surtout quand c'est de l'Anglais !
Dit, lors, Guillaume ; et je me plais
A croire que tu fis bombance
Et grand'chère de cette chair
Ferme, blonde et rose, mon cher !
Ce doit être un régal, je pense ?

— Tu penses mal dessus ce point,
Sache-le ; je n'en mangeai point,
Dit le corbeau, se lustrant l'aile.
L'Anglais, il s'en faut de beaucoup,
Ne saurait être de mon goût,
Car il sent trop bon le *pale-ale*.

— C'est donc de Belge, mon lascar,
Que tu te gavas ? — Oh ! non, car
(Et pardonne si je t'assène
Sans ménagement, Majesté,
Cette écrasante vérité)
La viande de Belge est trop saine.

— Dans ce cas, reprit le César,
Est-ce de Serbe, par hasard,
Que tu t'engraissas, misérable ?
Le corbeau dit : — Mon Empereur,
Je n'ai point commis cette erreur :
Le Serbe n'est pas digérable.

— Soit ! De ton menu de gala
Tu proscrivis ces trois plats-là ;
Et tu voudrais donc que je crusse
Que tu ne t'es, tout cet été
Et cet automne, alimenté
Que de Russe, rien que de Russe ?

— Non, répondit le sombre oiseau,
Le Russe est un trop gros morceau,
Qu'on n'avale point sans dommage.
Or, j'ai le gosier très étroit.
Et puis c'est un manger trop froid.
Non, je ne suis pas russophage.

Guillaume, rageant à l'excès,
Cria : — C'est donc chez le Français
Que tu trouvas ton réfectoire ?
Le corbeau dit : — Non, ce guerrier,
Mort ou vivant, sent le laurier ;
Et je n'aime point la victoire.

— Ah çà ! hurla Guillaume, ah çà !...
Mais le corbeau lui croassa :
— Va, va, ne te mets pas en peine :
J'ai mangé, là, tout bonnement,
Tout simplement, de l'Allemand.
Voilà, pour un corbeau, l'aubaine !

J'en ai mangé selon mon vœu ;
J'en ai mangé (ça n'est pas peu)
Autant qu'on a pu t'en occire !
— Ah ! fit Guillaume. Et maintenant ?
Alors, le corbeau, ricanant,
Dit : — Maintenant, je t'attends, Sire !

Georges Docquois.

(*Fantasio*.)

Noël au Camp

VERS DITS

PAR MOUNET-SULLY, DOYEN DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Soldats, à l'heure où, dans ces plaines
Dont la Gloire saura les noms,
Retenant leurs fauves haleines,
Se taisent là-bas les canons,

Pour célébrer la Grande Attente,
Alliés et gens de chez nous,
Frères, suspendez à la tente
Le gui celtique avec le houx,

Le houx sombre avec le gui pâle,
Tous deux prodiguant aux hivers
Leurs grains de corail ou d'opale
Dans leurs feuillages toujours verts.



Ce houx et ce gui d'espérance
Cueillis — symbole immaculé —
Dans ces forêts de notre France
Où votre sang pur a coulé,

Qu'à votre pinacle de toile
On les voie auprès du drapeau
Lorsque se lèvera l'étoile
Guidant le mage au Dieu nouveau !

— Car malgré toi, l'Hérode immonde
De tant d'innocents massacrés,
Il viendra, le salut du monde,
Ils nous luiront, les jours sacrés ;

Car c'est ici, hors de l'abîme,
Que de notre sang répandu
Il va naître, l'ordre sublime
Si longtemps par l'Homme attendu.

Voici la lumière et la voie !
Paix sur la terre et gloire au ciel !
Amour, foi, rayons, pleurs de joie !...
Noël ! Noël ! Noël ! — Noël ! !

Auguste Dorchain.

(*Les Annales.*)

Pour de Castelnau

La petite patrie aussi vous félicite
        Et vous bénit, mon général;
Si la Victoire, après tant de deuils, nous visite,
        On le sait, au pays natal,
Et l'on y sait aussi que, durant mainte année,
        Vous fûtes le bon ouvrier
De cette jeune armée, ardente et couronnée,
        Enfin, de son premier laurier.
Il nous plaît de penser que l'âme fière et forte,
        Faite de constance et de foi,
Que tout bon Rouergat de notre sol emporte
        Et jalousement garde en soi,
Par la vôtre a trempé celle des jeunes hommes
        Qui, se levant par millions,
Au plus fort du combat sont froids, comme nous sommes,
        Même avec des cœurs de lions...

Et puis, mon général, dans ces luttes épiques
        Où, semblables à nos aïeux,
— Nous, à coups de canons, comme eux, à coups de
        Nous défendons, en fils pieux, [piques, —
Notre sol, notre langue et notre belle histoire,
        Toutes nos saintes missions
Dans le monde, et tout ce qui fait que la Victoire
        Doit rester à nos légions,

Vous avez du meilleur de vous, père prodigue,
Du plus rouge de votre sang,
Payé le droit de vaincre et cimenté la digue
Qui barre le flot mugissant,
En attendant le jour prochain — demain, peut-être, —
Où, dans quelque suprême effort,
Nous le refoulerons aux lieux qui l'ont vu naître,
Ce fleuve de haine et de mort...

Et c'est pour tout cela, qu'après la France entière,
Une voix du pays natal
Vous loue, et que ma main pique un brin de bruyère
Dans vos lauriers, mon général.

François Fabié.

(*Les Annales.*)

Les Murmures de la Forêt

La forêt voudrait bien dormir. Tous ses buissons,
Qu'un orage incessant remplit de noirs frissons,
Gémissent, maudissant les atroces tempêtes
Que domine le cri farouche des trompettes.
Elle assiste au carnage et le trouve hideux.
Les arbres n'aiment pas qu'on se batte autour d'eux.
Leurs branches inclinaient jadis une ombre douce
Sur le rêveur assis à leur pied plein de mousse
Et s'égayaient de voir sous le feuillage vert
La candide blancheur de quelque livre ouvert.
Mais cette chasse immense et qui toujours aboie,
Où l'homme est plus cruel que la bête de proie,
Cet hallali sans fin qui rougit tous les gués
N'a pas l'assentiment des chênes fatigués.
Les vieux arbres voudraient dormir. Ils font, dans [l'ombre,
Des vœux pour que s'éteigne enfin cette toux sombre
Qui, du soir à l'aurore et de l'aurore au soir,
Crible de ses crachats de fer le hallier noir.
Ils souffrent et voudraient entendre dans leur sève
Chanter tranquillement leur vieillesse et leur rêve.
Et leur plainte s'emplit de regrets infinis...
Les oiseaux effrayés ont déserté leurs nids...

Ils pensent aux printemps rieurs des bucoliques,
Aux rossignols des nuits d'été mélancoliques,
Aux longs silences blancs de l'hiver, puis encor
Aux automnes dorés qu'émeut le son du cor...

*
* *

Seuls, les lauriers n'ont pas sommeil; et les rafales
Sonnent dans leur feuillage en clameurs triomphales.
Ils s'enivrent entre eux d'évoquer dans la nuit
Leurs rameaux en couronne autour d'un front qui luit,
Et, plus sont furieux et plus grondent les chênes,
Plus ils ont de fierté de leurs gloires prochaines.
Le sang hardi qui bat aux tempes des héros,
Quand ils l'écouteront leur rendra le repos,
Les lauriers orgueilleux ne dormant leurs bons sommes
Qu'aux acclamations frénétiques des hommes...

René Fauchois.

(*Le Gaulois*, 20 décembre 1914.)

Nocturne

Les canons, tout à coup, se sont tus, harassés.
Sous le panache noir de la dernière bombe
Un sergent qui chantait a glissé dans sa tombe.
Un cheval fou galope à travers les blessés.

Des armes et des yeux luisent dans les fossés.
Un incendie au loin se soulève et retombe.
Des dragons, sabre au clair, passent comme une trombe
Dans un crépitement de rires insensés.

Alors, de tous les bois voisins l'ombre s'élance.
Le vent roule en geignant d'affreux parfums si forts
Que les corbeaux surpris en rêvent sur les morts.
De noirs estropiés rampent vers l'ambulance.

Le ciel verse aux mourants le pardon des étoiles ;
Et, seule, sous la lune aux pâleurs de remords,
Comme une mère en deuil traînant son triste corps,
La nuit, la triste nuit, sanglote dans ses voiles...

René Fauchois.

(*Le Gaulois.*)

A la Mémoire de Paul Déroulède

Et moi, je pense à Déroulède,
A Déroulède, mort trop tôt,
Et dont l'âme, auprès du Très-Haut,
Ne pouvant combattre, intercède!

Ce brave, au tombeau descendu,
Où sa cendre glacée ignore
Qu'elle s'allume enfin, l'aurore
Du jour si longtemps attendu!

Quelle joie eût été la sienne,
S'il voyait le Droit triomphant
Et le Lion belge étouffant,
Dans ses griffes, l'Aigle prussienne!

S'il voyait nos mobilisés,
Calmes et froids, partir en guerre,
Sans fanfaronnade vulgaire,
Par la Foi seule électrisés!

Et l'unanime prise d'armes
Où, chacun mettant sa fierté,
Les hommes cachent leur gaieté
Et les femmes cachent leurs larmes!

S'il voyait, en un même accord,
De la Mer Noire à la Baltique,
Poussant un hurrah frénétique,
Se ruer nos frères du Nord,

Et la magnanime Angleterre,
Donnant escadrons et vaisseaux,
Pour nous protéger sur les eaux,
Pour nous défendre sur la terre !

Bien qu'invalide, il se ferait
Sa large part dans l'épopée :
Sa main ne tiendrait plus l'épée,
Mais sa bouche claironnerait !

Et j'entends des souffles de gloire
Passer, superbes, dans ses vers !
Il anoblissait les revers,
Il exalterait la victoire !

Tant de joie inondant son cœur,
Sa voix clamerait plus sonore,
D'autres *Chants du Soldat* encore,
Du soldat cette fois vainqueur !

Et quel admirable poème
Jaillirait de ce luth divin !
Sa devise serait : « Enfin ! »
Après avoir été : « Quand même ! »

Hélas ! pour lui, tout est fini !
Et, couché sous sa pierre blanche,
Il ne verra pas la Revanche
Dont il fut l'apôtre béni !

Ceux qu'une foi sublime entraîne
Aux patriotiques combats,
Hélas ! il ne les verra pas
Reprendre l'Alsace-Lorraine !

Il ne verra pas le grand jour
Où, terrassant la barbarie,
« Les trois couleurs de sa patrie »
Flotteront sur Metz et Strasbourg !

Le destin prit trop tôt sa proie,
Impitoyable à l'être humain !
Déroulède mourrait demain...
...Peut-être mourrait-il de joie ?

Paul Ferrier.

(*Le Gaulois*, 13 août 1914.)

La Cathédrale de Reims

Le 19 septembre 1914, la cathédrale de Reims fut bombardée et incendiée par les troupes allemandes : le baron von Plattenberg, général d'infanterie, aide de camp général et chef de la Garde royale prussienne, est l'auteur responsable de cet attentat.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant d'amour à mon église, je vous passe en retour, sachant qu'ils éternisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de gifles consacrées à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Devant elle, près du « Lion d'Or », je naquis. — Enfant, les yeux encor brouillés de paradis, je la rêvais. Peut-être m'apparaissait-elle en musicale brume à travers l'air du ciel, et comme elle apparaît aux plus subtils des anges, dont tous les sens légers volent et s'entr'-échangent.

Sans doute aussi la cathédrale était « chantée », irréelle ou réelle en ses métamorphoses, par les anges de Reims pour ma nativité, ou bien n'étant qu'une âme en fleur et peu de chose, par mon ange gardien tout seul. Mais je le jure, elle *enchantait* déjà ma française nature.

L'angélique murmure, imperceptiblement, devint berceuse humaine aux lèvres de maman. Et la complainte

émue du bon roi Jean Renaud (lors je ne savais pas que c'était que les mots) faisait s'évanouir pour moi dans les abîmes, et jusques à ma mort, le chant des kéroubims.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant d'amour à mon église, je vous passe en retour, sachant qu'ils éternisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de gifles consacrées à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Ta complainte, ô ma mère, un jour s'interrompit sur le mot « guerre » ; et toi, penchée vers ton petit, et pressant à mon front la fraîcheur de tes doigts, tu t'écriais joyeuse : « Il voit ! il voit ! il voit ! » et père souriait de ta hâte enfantine à me tourner les yeux vers l'église sublime :

« Regarde ! » Ah ! oui, bien sûr, mes yeux à peine éclos ne voyaient pas plus loin que le bleu des carreaux et que des blancs rideaux sur eux l'ogive calme, et que tes doigts si blancs qu'ils allaitaient mon âme : ce fut plus doucement qu'elle naquit pour moi, réelle, grande, immense et rêvée à la fois.

Elle naquit pour moi, devinée par mes yeux, un matin de printemps au cri des hirondelles. Mes menottes ont cru la prendre au bleu des cieux ! Renaissant chaque aurore elle m'était fidèle, tout habitée de saints, de rois et de héros, et d'anges à mi-vol, comme un arbre d'oiseaux.

Grand jouet de mon âme, ô française forêt de pierres, et vos tours, mes immenses hochets, vous êtes demeurés

le seul Jeu de mon âme, avec les trois hauts porches, en triangle de flamme, et dessus eux la Rose où l'on voit voltiger des pigeons becquetant les reflets passagers.

Puis quand je suis enfin venu, ma Cathédrale, mêler un cerf-volant aux ailes de tes anges, que j'ai de tous mes cris fait sonner ton parvis et, les cheveux au vent et poursuivant mes cris, entouré tes vieux murs des cent jeux de l'enfance, mais quand je fus ton visiteur farouche et pâle,

âpre au bonheur d'aller cueillir la fleur d'extase — les mains tendues vers la lumière des vitraux — et que l'effroi sacré, qui met l'âme en sursaut, me prenait dans la nef où chantait la Voix grave et connue des enfants aux jours du paradis, quand je t'eus faite *moi* — que tu me le rendis !

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant d'amour à mon église, je vous donne en retour, bien qu'ils immortalisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de haine consacrée à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

O Basilique, après t'avoir songée, mes songes longtemps ne furent plus obsédés que de toi, et tes anges, tes saints, tes apôtres, nos rois, et ces deux grandes tours que l'aurore prolonge, tes vitraux qui font des miracles prismatiques, envahissaient mes nuits d'enfance, ô Basilique !

Ta forêt tend sur moi ses bouquets de figures, et comme de gros troncs étreints par des lianes, arcs-bou-

tants, chapiteaux d'infernale nature, fûts et gables suscitent le grouillement des diables persuasifs et souples, ou d'une balourdise enfiellée ou, voire, ayant mines exquises.

L'enfer lui-même est sur un porche : oui, le voilà! C'est au nord de l'église et les feux sont glacés par du givre ; eh! qu'importe, ils cuiront, les prélats, s'ils eurent l'âme noire, et les abbés crossés. Mais quelle bonne humeur! on dirait qu'ils s'amusent d'être par Satan même « encordés » à la cuve.

Aux sons des cloches du dimanche et de mon rêve, la porte de Marie, le grand Portail s'élève! et ses parois d'ogive où le Ciel échelonne dix légions ailées, mitrées et couronnées (semblant jolie tonnelle aux fleurs échelonnées) supportent Notre-Dame et Dieu qui la couronne.

Se levant de leur dais plein de petits clochers, ainsi qu'à l'horizon se lève un doux soleil champenois et brumeux, la Rose au cœur vermeil, tremblante de lueurs, vient de se détacher, soudain monte en sa gloire et dans le jour s'élance jusques au ciel? mais non, jusqu'où les Rois de France

coude à coude s'assemblent, et regardent la France, là-haut, dessous les Tours, en auguste rangée. Voici le blanc troupeau de tous nos grands bergers qu'une gloire de feu soulève!... O flamme intense! tout se lève et s'élève, et c'est le tour des Tours qui se perdent au ciel en un geste d'amour.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant de rêve et de hantise, je vous donne en

retour, bien qu'ils immortalisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de haine consacrée à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Dressées comme un encens par les flammes des Porches du Christ et de Saint-Paul et cent feux de verrières, les Tours montent; le rêve y joue et voit derrière s'élever stipes, flèche, grands arcs qui se rapprochent : buissons, arbres de pierre, comme tout apparaît! même les animaux errant dans la forêt.

D'où vient ce haut bruit clair que les échos répètent? Un ange du chevet sonne de la trompette? Non, le rêve me leurre et c'est vers le parvis qu'il faut tourner les yeux : de là vient ce clair bruit. — Vers le parvis baissons tous les yeux de mon rêve et goûtons leur plaisir devant qu'il ne s'achève.

Jeanne d'Arc! ô fantôme adoré, vous voici! Haussant votre étendard le héraut sonne, et Charles est de pourpre vêtu qui, docile, vous suit, mais regarde (entouré d'un peuple qui vous parle et vous aime et vous cherche et vous presse et vous suit) venir déjà — Bergère! — en signe d'espérance tout le troupeau conduit des futurs rois de France.

Monstrueux général baron von Plattenberg, si je vous dois ce chant de rêve et de hantise, je vous laisse en retour, bien qu'ils immortalisent, le soufflet des poètes et l'échafaud du Verbe, — mais je tiens magasin de honte consacrée à tous les Allemands que j'ai pu rencontrer.

Peuples, rois, chevaliers s'engouffrent dans l'église au cri de Jeanne, et l'étendard qu'elle a saisi propage une ferveur qui rend le son quasi des incendies sacrés que Dieu lui-même attise, et vrai!... la Cathédrale brûle, âme des âmes, et grondant de ferveur monte au ciel en rafale.

— Rêve de ma jeunesse, il faut que vous soyez la Vérité française. Vous l'êtes tout entière! Songe où ma cathédrale eût pensé m'effrayer — changée en flamme allègre illuminant nos terres, — lyrique, mais gaulois, je vous ai dû la grâce de ne chanter nuls chants que du goût de ma race.

La Basilique a pris la forme de la flamme, sitôt qu'elle sortit du cœur de Jean d'Orbais, — mais plus inextinguible et haute depuis Jeanne, holocauste vers Dieu de tous les cœurs français, vous n'avez pu, non moins que le ciel étoilé, baron von Plattenberg, l'éteindre ou la brûler!

Alors... notre innocent baron von Plattenberg, je vous dédie ce chant d'amour à mon église, *hoch!* et puis vous allonge (en vue qu'il s'éternise) le soufflet de la France, et ma lyre, haute vergue, je vous y cloue! Vous, cordes par moi déchirées, flagellez sans merci le Barbare exécré!

Paul Fort.

(*Poèmes de France,* « Bulletin lyrique de la Guerre », 21 septembre 1914.)

Sonnet pour Roland Garros

Écrit en passant à Fréjus, sur la pierre du monument qui commémore la première traversée de France en Afrique par l'aile.

C'est d'ici qu'il partit. La plage se rappelle
Cet homme, ou cet oiseau, qui vers Tunis volait
Et que j'ai vu veillant près de Villacoublay
Sur celle qu'avec Rome on peut dire éternelle.

Qu'ils étaient loin, l'exploit, la prouesse immortelle,
Et l'aigle sur la mer qu'un bleu de houle enflait.....
Parmi tous les héros — dans le rang, s'il vous plaît —
Il gardait par orgueil l'anonymat de l'aile !

Froid parce que Garros, fier parce que Roland,
Il monta sur sa tour sans pierres, d'un élan,
Et ce fut pour guetter qu'il se mit en vedette.

Français du ciel qu'un sol qu'il faut défendre a pris,
La caille ayant au loin chanté : « Paye ta dette »
Il semblait dans le soir l'Archange de Paris.

Pierre FRONDAIE.

(1915.)

L'Élu

C'est aujourd'hui dimanche et la chapelle est pleine.
Celles qui sont en deuil, celles qui le seront,
Ayant abandonné pour un moment la laine,
Viennent s'agenouiller pour ceux qui sont au front !

De ces femmes en noir, une, la châtelaine,
A dit, dès le début : « Mes trois fils partiront. »
L'aîné, le lieutenant, est couché dans la plaine,
Une balle ennemie a traversé son front.

Elle l'ignore encore. Ami de la famille,
— Il maria le père et baptisa la fille —
Le curé, qui le sait, l'aperçoit à l'autel.

Il s'avance vers elle, à la très sainte table,
Mais la mère, en voyant son émoi concevable,
L'interroge d'un mot, d'un simple mot : « Lequel ? »

Félix GALIPAUX.

(*Le Figaro*, novembre 1914.)

L'Alsacienne

Devant la maison chère aux poutres apparentes,
Corsage blanc, jupon rouge, bleu tablier,
Une fille d'Alsace apporte à tous, vibrantes,
Les preuves qu'en Alsace on ne peut oublier.

Sur ses cheveux d'or fin et sur son front d'ivoire,
Comme un superbe oiseau palpitant d'infini,
Est posé le grand nœud dont les ailes de moire
Tremblent au vent léger que la cloche a béni.

Qu'elle fasse pousser des fleurs, des fleurs sans nombre,
Qu'elle ait, pour leur fraîcheur, des soins toujours nou-
[veaux :
Il en faut aujourd'hui pour nos tombes, dans l'ombre,
Peut-être en faudra-t-il demain pour nos drapeaux.

Et la fille d'Alsace, en gardienne sans crainte,
Défend le cher passé dont son cœur a besoin.
Par elle, le foyer, c'est la barrière sainte
Qui dit à l'étranger : « Tu n'iras pas plus loin. »

Par elle, à ce foyer, nous voyons sans fin luire,
Soustrait au souffle impur, envieux et cruel,
Ce feu qui vient de France et que la France admire,
Car rien de plus sacré n'a brillé sous le ciel.

Émile HINZELIN.

La Lorraine

La Moselle, parfois, en Lorraine, au passage,
Parmi ses longs coteaux, dans son cours gracieux,
Reflète un si charmant et si pur paysage
Que pour le croire vrai l'on doit lever les yeux.

Et la Lorraine abonde en semblables merveilles :
Ses prés, ses bois, ses monts sont pleins d'un air en fleur ;
Son sol plein de trésors, ses vergers pleins d'abeilles ;
Ses cités, pleines d'art et de haute valeur.

Une race énergique, obstinée et pensive,
Au langage un peu lent, à l'effort toujours prompt,
Aime d'amour sa terre exquise et la cultive
Avec cet âpre orgueil qui maintient jeune un front.

Cette race de fer a pour joyaux ses femmes.
Frêles dans le plaisir, fermes dans le tourment,
Elles viennent à vous, droites de corps et d'âme,
Et leur regard d'amour est net comme un serment.

Plus d'une en son salon, plus d'une en son village,
Élégante héritière assise au fond d'un parc,
Paysanne en sabots au chemin de halage,
Semble ta propre nièce, ô sainte Jeanne d'Arc !

Émile Hinzelin.

(*Supplément* du *Petit Journal.*)

Rêves allemands

Gretchen rêveuse, à la fenêtre,
Récure un pot en soupirant.
Elle soupire en récurant,
Et ses yeux demandent à paître.

Ce sont des yeux ronds de faïence,
Les gros yeux pâles d'un veau blanc.
Pour le reste, visage ou flanc,
C'est lard ou jambon de Mayence.

Son Wilhelm est rose comme elle
Et, comme elle, au rêve est enclin.
C'est quand il a l'estomac plein,
Qu'il poétise à tire d'aile.

Là-bas, là-bas, dans la tranchée,
Son Kaiser le nourrit de vent;
Et ce régime décevant
Répugne à sa langue alléchée.

Toutefois, la faim, dans un songe,
Lui sert un repas « kolossal »
Où le saucisson de cheval
Dans un ravissement le plonge.

Son âme, alors, vers l'azur cingle !
Il voit son cher vieux dieu germain,
Empaler, d'une experte main,
Sa Gretchen, d'une ferme tringle.

Et la fille, changée en oie,
Tourne, se dore et pleure un jus
Tel qu'humain n'en sentira plus
Le fumet l'encenser de joie.

Amour! Amour! Merveille et grâce
Du bien-aimé, le cœur épris!
Wilhelm ne connaît plus de prix
A sa Gretchen en broche et grasse.

Il subodore une repue,
Cependant que, frottant toujours,
La vierge voue à ses amours
La fleur de sa bouche lippue.

Elle aussi, mystique nature,
Revoit son tendre fiancé,
Sous l'espèce d'un émincé
De porc frais à la confiture!

Cet échange de victuailles,
C'est Wilhelm et Gretchen rêvant,
C'est la Germanie élevant
Son âme aux échos des batailles.



Par affinités électives,
L'oie et le porc soient ton blason,
Allemagne aux grandeurs fictives!
Où ton aigle a failli, l'oison
Dira mieux tes clartés natives,
Et le porc, ta fine raison.

Charles-Henry Hirsch.

L'Auto, 1er janvier 1915.)

Le Lion du Beffroi

Depuis des siécles, immobile
Au faîte, dominant les toits
Du beffroi de l'Hôtel de Ville,
S'érigeait le lion d'Artois.
Le soleil dorait sa crinière,
Dés qu'il rayonnait au levant ;
Il avait l'azur pour tanière
Et bravait l'orage et le vent.

Toute la ville en était fière,
Du savant au petit bourgeois ;
On venait de la France entière
Pour voir le lion arrageois
Sur son piédestal de dentelle
Sculpté jadis avec amour
Et dont la finesse était telle
Qu'il semblait un clocher à jour.

Mais la guerre au sombre carnage
De la ville fit un enfer ;
Sur les maisons du voisinage
Ce fut un déluge de fer.
Quand le calme sembla renaître,
Remplis de détresse et d'effroi,
Les Arrageois dirent : « Peut-être
Epargneront-ils le beffroi ? »

Las ! Le beffroi servit de cible
Aux dévastateurs criminels.
Comme un être humain, impassible
Sous une grêle de shrapnels,
Au sommet de la tour blessée
Dont les pierres semblaient gémir,
Sous la canonnade insensée,
Le lion paraissait dormir.

De l'agonie, ultime phase,
L'antique beffroi s'est courbé.
La tour chancelle sur sa base,
Le lion penche... il est tombé !
La tour est réduite en poussière
Dans un bruit sourd d'écroulement ;
Et l'on crut, dans la ville entière,
Entendre un long rugissement.

Eugène LEMERCIER.

(*Le Bonnet rouge,* 6 novembre 1914.)

La Lettre

Elle n'est trop souvent qu'une carte postale
Où la pluie a brouillé les traces du crayon ;
Une étoile de boue y mit un noir rayon ;
L'écriture est fantasque, et la marge inégale :

« Rassurez-vous... Toujours présent au bataillon...
Je vais bien... Tout va bien... Je suis joyeux et sale ;
Je crie à plein gosier quand du Boche détale,
Et dors comme un lapin dans le creux d'un sillon... »

On déchiffre en tremblant, l'œil brumeux, le cœur ivre
Cette page échappée au plus glorieux livre
A travers l'ouragan de la flamme et du fer ;

On la baise ; on lui rit ; on penche son oreille
Vers les échos puissants qu'elle apporte, pareille
A la conque où survit la fureur de la mer.

Maurice LEVAILLANT.

(*Le Figaro*, 21 octobre 1914.)

Dans l'Enfer de Dante

Guillaume II aurait eu une rechute. Son état serait sérieux.
(*Daily News.*)

Wilhelm, l'Enfer attend... Qu'attends-tu pour t'y rendre?
Sur leurs sombres coursiers impatients du frein
Les Hussards de la Mort déjà viennent te prendre :
Ils veulent faire honneur au Maudit, leur parrain.

Vers les bords infernaux bientôt tu vas descendre :
Qui doit t'y recevoir? Dité, ville d'airain,
Cité du feu, seyante à qui mit Reims en cendre?
Ou ces grands lacs de sang chers aux bandits du Rhin?

Non! — Sera-ce plus bas, le fleuve aux mornes larmes,
Grossi de tous les pleurs qu'ont fait couler tes armes?
Non, non! plus bas encor! descends toujours plus bas...

Dans l'abîme effrayant, sur la fosse de glace,
D'un bras justicier Dante a marqué ta place
Au fond du dernier cercle, à côté de Judas.

Stéphen Liégeard,
Dernier député français de Thionville.

(*Le Gaulois.*)

Aux Morts

Sans linceul, sans bouquet et sans inscription,
Sans croix, sans grille en fer, sans pierre funéraire,
Ils dorment sous un tertre au milieu des sillons.
Ils n'ont pour les étreindre et fermer leur paupière
Que la terre, leur mère, aux cheveux sans rayons,
Sa caresse d'argile et son baiser de pierre.

Le clairon matinal ne les réveille plus.
Ils auront désormais pour chant et pour musique
Ce qu'au saule creusé chante la vigne antique,
Et ce qu'au pont désert hurle le chien perdu.
Ils n'ont pour compagnon des soirs mélancoliques
Que le grillon errant sur leur humble talus.

Où donc est l'être cher, la forme précieuse,
Qu'on avait dans ses bras serré si tendrement ?
Où se pencher pour parler bas à son amant ?
Où ploieront les genoux des mères malheureuses ?
En leur montrant l'immensité silencieuse,
On leur dira : « C'est là... » Que le tombeau est grand !

Oui, c'est bien là des morts la terre et le royaume.
La ville tord au loin son corps abandonné.
On voit ses seuils noircis et les trous de ses dômes.
Elle lève des bras de pierre calcinés
Et les spectres des tours et les clochers fantômes
Penchent sur des logis boiteux et décharnés.

Les champs sont désormais vides et solitaires.
C'est du fer ou du plomb au lieu d'herbe qui naît
Aux bords jaunis des grands squelettes des forêts.
Et l'on a peur de voir s'élever de la terre
Des mains avec des trous, des visages muets
Pour attester au ciel une telle misère.

Pourtant, rien ne pourra vous consumer, ô morts !
Ni le temps ni l'effort de la pluie ou du sable.
Vous êtes faits d'une substance impérissable.
Vous renaîtrez pour nous comme un vivant trésor
Ainsi que renaîtront les sillons labourables,
Le bois du peuplier ou la chair des blés d'or.

A quoi bon une tombe avec sa croix dressée ?
La fleur se sèche vite et le marbre est trop lourd ;
Vous vivrez sous la terre anonyme, toujours.
O morts ! Vous aurez chaud durant les nuits glacées :
Nous avons fait avec la trame des pensées
Des lits de souvenirs et des berceaux d'amour...

Maurice Magre.

(*Le Figaro,* 12 novembre 1914.)

Tenir !

Plus qu'en l'élan sabreur des rudes chevauchées,
Plus qu'au fort des combats livrés à cœur égal,
Plus qu'en la charge épique ou l'assaut triomphal,
L'héroïsme est debout, la nuit, dans nos tranchées.

Aux lisières des bois par les balles hachées,
La fosse où l'on se terre a l'aspect sépulcral
D'une tombe, et trois jours nos sections cachées
Vont rester aux aguets dans cet étroit chenal.

Tous feux éteints, les pieds mouillés, le ventre vide,
C'est l'ordre, il faut tenir. Parfois l'éclair livide
D'un obusier géant fait signe et la mort vient.

Dans le noir on frissonne, on est de pauvres diables,
Hantés par le sommeil, grelottants, pitoyables :
On est soldat de France. Il faut tenir. On tient!

Georges MAITRE.

(*Le Petit Journal*, 20 novembre 1914.)

Le Vent

(VERS INÉDITS)

Tous les rameaux nus frissonnent
Dans la forêt ;
Et toutes les cloches sonnent,
D'elles-mêmes, on dirait...
La Seine, lourde d'histoire,
Clapote d'un flot mouvant,
Soudain jeune et plus vivant...
C'est le vent ?
C'est le vent de la victoire
Se levant !

Tous les drapeaux des fenêtres
Sont palpitants.
Le grand souffle des ancêtres
Les gonfle, du fond des temps.
Ce souffle, tonique à boire,
Que nos poumons vont buvant
Et qui nous pousse en avant,
C'est le vent ?
C'est le vent de la victoire
Se levant !

Louis MARSOLLEAU.

N'ai-je donc tant vécu?...

O deuil ! dont le cœur gros se gonfle et dont on pleure,
D'être sortis de l'âge et d'avoir passé l'heure
Où l'on pouvait encore, à l'ombre du drapeau,
Marcher son pas, dresser son front, donner sa peau !

Car nous l'avons appris, le maniement de l'arme,
Sans qu'ait sonné pour nous la fanfare d'alarme,
De la classe qui vient à la classe qui part,
Guerriers des temps de paix, inutile rempart !

Lidoires de quartiers, chantés par Courteline,
Nous ignorons le vent de mort qui vous incline,
O blés vivants ! ô nos cadets, jeunes héros,
Vous qui pouvez tirer vos sabres des fourreaux !

Sur le contrôle on a rayé nos matricules ;
Et nos livrets n'ont plus de derniers fascicules !
La guigne nous a mis hors de course au départ :
Nous sommes nés trop tôt, et nous mourrons trop tard !

Louis MARSOLLEAU.

(*Le Figaro*, 18 août 1914.)

Die Gänse-Parade

(*Le Pas de l'oie*)

Ils défilent au pas de l'oie,
— *Eins, zwei,* — sans que la jambe ploie.

Rude, raide, rogue, le chef,
Accoutré comme une guérite,
Et le monocle dans l'orbite,
Profère un commandement bref.

Ils défilent au pas de l'oie,
— *Eins, zwei,* — sans que la jambe ploie.

Au rythme sec et relevé
Du tambour plat, du fifre allègre
Qui vrille l'air de son trille aigre,
Les bottes battent le pavé.

Ils défilent au pas de l'oie,
— *Eins, zwei,* — sans que la jambe ploie.

Et lourdement, et gravement,
Devant le chef droit comme un terme,
Le compas s'ouvre et se referme,
D'un identique mouvement.

Ils défilent au pas de l'oie,
— *Eins, zwei,* — sans que la jambe ploie.

Leur faciès reste figé :
C'est bien la brute aveugle et sourde,
Appliquant son âme de gourde
A l'automatisme exigé.

Ils défilent au pas de l'oie,
— *Eins, zwei,* — sans que la jambe ploie.

Et l'on constate en vérité
Qu'en dépit du Welche qui raille,
Cette démarche de volaille
Sied bien à leur mentalité.

Ils défilent au pas de l'oie,
— *Eins, zwei,* — sans que la jambe ploie.

Armand Masson.

Les Cigognes

Sitôt que le canon eut ébranlé l'espace
Et qu'un obus tomba dans le Rhin allemand,
On vit sur les clochers, prêts au rassemblement,
Les longs corps efflanqués des cigognes d'Alsace.

Entraînant par les cieux leur bataillon sagace,
Elles mirent le cap vers l'horizon clément
Des coteaux de Champagne empourprés doublement
De vendange prochaine et du rêve qui passe...

Entre le coq gaulois et nos hommes-oiseaux,
Elles ont désormais pour asiles nouveaux,
Le toit, la cheminée et l'arc de cathédrale.

Gardiennes du feu de notre cœur serein,
Elles veillent, ainsi que l'antique Vestale,
En l'attisant avec un peu de vent lorrain.

Urbain Mo.

(*L'Auto.*)

Un jour, ils étaient là...

O morts pour mon pays, je suis votre envieux...
VICTOR HUGO.

— Quel mortel n'a connu vos somptueux élans,
Passion de l'amour, unique multitude,
Danger des jours aigus et des jours indolents,
Orchestre dispersé sur les vents turbulents,
Rossignol du désir et de la servitude !

Mais pour que soient domptés ces iniques transports,
Nous irons aujourd'hui parmi les tombes vertes
Où les croix ont l'éclat des mâts blancs dans les ports ;
Et nous suivrons, le cœur incliné vers les morts,
La route de l'orgueil qu'ils ont laissée ouverte.

Voix des champs de bataille, âpre religion !
Insistance des morts unis à la nature !
Ils flottent, épandus, subtile légion,
Mêlés au blé, au pain, au vin des régions,
Hors des funèbres murs et des humbles clôtures.

— Un jour, ils étaient là, vivants, graves, joyeux,
Les brumes du matin glissaient dans les branchages,
Les chevaux hennissaient, indomptés, anxieux,
L'automne secouait son vent clair dans les cieux.
Les casques de l'Iliade ombrageaient les visages !

On leur disait : « Afin qu'une minute encor
Le sol que vous couvrez soit la terre latine,
Il faut dans les ravins précipiter vos corps. »
Et comme un formidable et musical accord
Ces cavaliers d'argent s'arrachaient des collines !

Ivre de quelque ardente et mystique liqueur,
Leur âme, en s'élançant, les lâchait dans l'abîme.
Ils croyaient que mourir c'était être vainqueurs,
Et les armées semblaient les battements de cœur
De quelque immense dieu palpitant et sublime.

Ils tombaient au milieu des vergers, des houblons,
Avec une fureur rugissante et jalouse ;
Leurs bras sur leur pays se posaient tout du long,
Afin que, dans les bois, les plaines, les vallons,
On ne sépare plus l'époux d'avec l'épouse...

— O terre mariée au sang de vos héros !
Ceux qui vous aimaient tant sont une forteresse
Ténébreuse, cachée, où le fer et les os
Font entendre des chocs de sabre et des sanglots
Quand l'esprit inquiet vers vos sillons se baisse.

Plus encor que ceux-là, qui, vivants et joyeux,
Tiendront les épées d'or des guerres triomphales,
Ces morts gardent le sol qu'ils ramènent sur eux;
Leur pays et leur cœur s'endorment deux à deux,
Et leur rêve est entré dans la nuit nuptiale...

Le Rhin, paisible et sûr comme un large avenir
Où s'avancent les pas de la France éternelle,
Verse à ces endormis un puissant élixir,
Qui, dans toute saison, les fait s'épanouir
Comme un rose matin sur la molle Moselle !

Exaltants souvenirs ! O splendeur de l'affront
Par qui chaque être, ainsi qu'une foule qui prie,
Se délaisse soi-même, et, la lumière au front,
Vif comme le soleil qu'un fleuve ardent charrie,
Préfère aux voluptés, qui toujours se défont,
Le grand embrassement du mort à sa patrie !

Comtesse Mathieu de Noailles.

Vers écrits sur les champs de bataille d'Alsace-Lorraine.

(*Le Journal,* 2 novembre 1914.)

Les Aviateurs

La gauche fléchissait... D'un ton autoritaire
Le général — grand chef dont le nom doit se taire —
Dit aux aviateurs qui l'entouraient : « Voici :

« Pour survoler ce bois qu'on aperçoit d'ici
« Il me faudrait, messieurs, trois d'entre vous, trois hommes
« De bonne volonté. Vous le voyez, nous sommes
« Très menacés. Il faut reconnaître à tout prix
« Ce bois... Mais c'est la mort presque sûre... Compris ?
« Que trois lèvent la main... Combien êtes-vous ? Treize. »

D'un même élan joyeux, ardent, à la française,
Treize mains brusquement se levèrent : « Parbleu !
« J'en étais sûr... Brigands ! » Sa voix tremblait un peu ;
Mais pour ne point paraître ému, d'un air bravache,
D'un doigt vif, il frisait le bout de sa moustache.
« Allons !... Tirons au sort... Les noms dans un képi...
« Et vite... Regardez !... l'ennemi s'est tapi
« Au fond de la vallée, et son attaque est prête... »

Les trois noms sont tirés, comme pour une fête.
Déjà les trois élus s'éloignent, triomphants...
Mais : « Halte !... Demi-tour ! Depuis quand les enfants

« (Si la mode est récente, elle ne me plaît guère),
« S'en vont-ils à la mort sans embrasser leur père ? »
Noble étreinte ! si brusque et si tendre à la fois !
En leurs fiers avions les voici tous les trois
Qui montent hardiment vers le ciel, vers la gloire.

O mon Pays ! Inscris cela dans ton Histoire !

Jacques NORMAND.

(*Le Figaro,* décembre 1914.)

Les Roses de la Guerre

L'épouvante s'étend sur l'Europe inquiète.
Nos yeux, la parcourant de l'un à l'autre bout,
Voient la Rage qui hurle et la Haine qui bout,
Et la Mort, galopant dans un ciel de tempête.

L'homme, grisé de sang, tombe au rang de la bête;
Partout la Violence et la Terreur partout...
Prise de désespoir, de honte, de dégoût,
L'Humanité se voile et détourne la tête.

Mais, parmi tant d'horreur et tant de cruauté,
Deux nobles sentiments : *Courage*, *Charité*,
Peuvent s'épanouir mieux encor que naguère :

Sous la pluie abondante et féconde des pleurs,
— Telles qu'en un fumier d'éblouissantes fleurs, —
Montent vers le Soleil ces Roses de la Guerre!

Jacques Normand.

Le Soixante-Quinze

X..., le 8 novembre 1914.

I

Ecoutez, mes gars, la chanson joyeuse
Qui surprend la nuit et qui plaît le jour...
Doux comme un appel à votre amoureuse,
Dur comme un reproche en commun amour,
C'est la voix qui fait se courber les têtes,
Amis, ennemis, tous à l'unisson
Éprouvent chacun l'immense frisson :
C'est l'hymne sacré des Volontés prêtes...
Le Soixante-Quinze a dit sa chanson !

II

Tel un lévrier qui flaire le lièvre,
Il bondit gaîment par monts et par vaux :
Pour éteindre en lui le feu de la fièvre
Il faut la sueur de ses six chevaux !
On l'avait forgé pour des chocs possibles,
Pour lui le repos était sans raison :
C'est un prisonnier hors de sa prison,
Qu'importe qu'il soit la reine des cibles,
Le Soixante-Quinze a dit sa chanson !

III

Il porte avec lui l'espoir de la Race
Comme un talisman très vieux et très pur,
Et le fin sillon qui marque sa trace
Mène à la victoire — on en est bien sûr !
Puis il servira pour l'autre semaille
Quand vous rentrerez, fiers, à la maison,
Gars qui combattez, joyeux, sans façon,
Narguant leur obus, leur boîte à mitraille :
Le Soixante-Quinze a dit sa chanson !

Robert Oudot,
Maréchal des logis au 44e d'artillerie.

(*L'Auto*, 25 novembre 1914.)

Gott mit "Huns"

Où donc est le Kaiser ? se demandaient les Boches,
Qui ne pouvaient admettre, en leurs dures caboches,
Que ce puissant guerrier ne fût pas un peu là.
Dame ! comprenez-vous les Huns sans Attila ?
Enfin, ces temps derniers — quelle aimable surprise !
Ils le virent, sanglé dans sa capote grise,
Sur un tertre, debout, absurde, théâtral,
Et se donnant des airs de Petit Caporal.
Or, il semblait plutôt poser pour un Detaille,
Cependant qu'à ses pieds s'agitait la bataille.
Et, qu'est-ce qu'ils « prenaient » ses beaux cuirassiers blancs,
Ses hussards de la Mort et ses fameux uhlans,
Qu'il se flattait de voir, dans huit jours, à Montmertre !...

C'est ainsi qu'il resta, tout un jour, sur son tertre.
Et quand ce fut le soir, les membres fracassés
Par les éclats d'obus, qu'il avait encaissés...
Dans la peau de ses Huns, il rentra sous sa tente,
Que vous voyez d'ici colossale, épatante :
Salle de bains, de danse (il est aussi danseur),
Billard et cinéma, téléphone, ascenseur,
Électricité — bref, tout le confort moderne.
Quoique ça, ce héros, ou mieux cette baderne,
Fit un méchant souper, laxatif à l'excès,

De marmelade anglaise et de pruneaux français,
Le tout accompagné fâcheusement — dirai-je —
D'un champagne allemand qui sentait le... liége.
Après qu'il eut soupé, d'abord il rédigea,
Pour l'Histoire, un papier, comme quoi donc, déjà
Il était à Paris ainsi qu'à Pétrograde.
Ensuite il se coucha, pénétré de son grade.

Comme il dormait, il fut réveillé vers minuit.
A sa porte, en effet, on menait un grand bruit.
Alors, les poils dressés et la mine hagarde :
— Qui va là ? cria-t-il à l'officier de garde.
— Sire, fit celui-ci, c'est votre vieux bon Dieu
Qui voudrait vous parler. — C'est bon, fusillez-le !

Raoul Ponchon.

(*Le Journal.*)

La Souris d'argent et le Prussien en or

Or, ceci se passait en sol alsacien :
Ces temps derniers, on vit un gradé prussien
Flanqué d'un paysan, qui lui servait de guide,
Entrer dans une église, à l'heure qu'elle est vide.
— On pense qu'il était épris du monument
Sous l'unique rapport de son bombardement. —
Après avoir erré de chapelle en chapelle,
Sans trouver, à son gré, quelque chose assez belle,
Il allait s'en aller, quand son regard tomba
Sur un petit objet dont il resta baba ;
C'était, perdu parmi des ex-voto sans nombre,
Une souris d'argent qui scintillait dans l'ombre.
— Qu'est-ce que c'est que ça, bonhomme ? s'enquit-il,
Pourquoi cette souris pendue au bout d'un fil ?
— Ah ! dit l'Alsacien — ça, c'est tout une histoire :
Il y a quelque six vingt ans, ce territoire
Fut littéralement de souris infesté,
Rien n'échappait, dit-on, à leur voracité,
Un vrai fléau, quoi !... tout, jusque aux moindres semailles
Disparaissait en proie à la gent ronge-mailles.
Nos pauvres bons aïeux s'avisèrent en vain
De mille expédients. Rien n'y fit. Lorsque, enfin
Un ancien du pays, homme d'expérience,

En lequel ils avaient entière confiance,
Leur suggéra d'abord, le cas étant urgent,
De faire fabriquer une souris d'argent
Et de la consacrer au Seigneur qui, peut-être,
Ferait tout aussitôt le fléau disparaître.
Jadis, en pareil cas, en le même péril,
On ne s'y prenait pas autrement, disait-il.

La proposition leur parut assez folle.
Tout de même, chacun y fut de son obole.
Ils allèrent trouver, qui la leur cisela,
Un praticien... d'où vient la souris que voilà.
Et, si vous la voyez plus grande que nature,
C'est que l'on en paya largement la facture.
— Et puis ? — Eh bien, et puis... du jour au lendemain,
Plus de souris, Monsieur, pas plus que sur ma main.
— Kolossal ! fit le Boche en s'esclaffant, que dis-je ?
En montrant un gosier à donner le vertige.
Quoi ! vous seriez encore innocents à ce point
De croire à de pareils miracles ? — Que non point.
Pour mon compte, le fait n'a du tout d'importance.
C'est là simple hasard, pure coïncidence.
En Alsace on n'est pas si bête... Croyez bien
Que si nous étions sûrs que ce fût un moyen
De nous débarrasser du fléau que vous êtes,
Nous aurions tous donné, depuis belle lurette,
Jusqu'à nos derniers sous, et quelque chose encor,
Afin de nous offrir un Prussien — en or ! »

Raoul PONCHON.

(*Le Journal*, 16 novembre 1914.)

Le Kronprinz

Le Kronprinz est-il mort ? se disaient, consternés,
Nos poilus sur le front. On ne voit plus son nez,
Ce nez de si rare envergure,
Vrai triangle de brie, à le voir de profil,
Et tel, que lorsqu'il se mouchait on croyait qu'il
Se mouchait toute la figure.

Pour que nos avions ne l'aient pas déniché,
Il faut, d'ailleurs, qu'il soit terriblement caché
Et hors de toute mitraillade.
Mais où donc ? Mais dans quel patelin sous les cieux ?
C'est cela qui nous rend tous tertous soucieux.
Pourvu qu'il ne soit pas malade !

Que l'on ne trouve pas en des meules de foin
Une aiguille, voilà qui ne m'étonne point.
Moi-même, pauvre misérable,
S'il me vient à l'esprit de me cacher jamais,
Qu'on ne me trouve pas non plus, passe encor, mais
Un être aussi considérable !

On le signale un peu partout, de tout côté.
Jouirait-il, par hasard, du don d'ubiquité,
Comme tel saint de la légende ?
On le dit en Champagne, en des terriers prudents...
De même, complétant une douzaine dans
Une bourriche, près d'Ostende...

N'est-il plus animé de cette belle ardeur
Qu'il avait au début, en tant que chapardeur?
Ce nous serait tout bénéfice.
Sa bosse — comme on dit — de l'acquisivité
Le rend plus dangereux que l'épée au côté,
Pauvre stratège en pain d'épice!

Enfin a-t-il chez nous fini de ravager?
Dans ses collections est-il allé ranger
Ses cambriolages d'esthète?
Ou bien estime-t-il qu'il a conquis aussi
Assez de vert laurier, si ce n'est de persil,
Pour en enguirlander sa tête?...

Son père est-il si bas que l'on dit à Berlin?
C'est encore possible. Et lui, le gros malin,
Que l'ambition éperonne,
Est-il à son chevet pleurant et sanglotant,
Et, selon l'éternel protocole, attendant
Qu'il lui repasse la couronne?...

Qui sait? Dans tous les cas il le fera plus tard,
Hélas!... Nous reverrons empereur ce têtard!
Sur le trône, cet homuncule!
Après tout, n'est-ce pas? le sieur Caligula
Fit bien de son cheval un consul — et cela
N'était guère plus ridicule.

Raoul Ponchon.

(*Le Journal*, 21 décembre 1914.)

Les Canons fleuris

Canons, je vous ai vus partir pour la frontière,
Canons français, canons élégants, fins et gris.
Des gars flattaient, songeurs, votre échine guerrière ;
Des filles vous avaient pieusement fleuris.

Vous, les cracheurs de mort, les semeurs de tempête,
Beaux parleurs dont le verbe est fait d'obus ardents,
Comme des villageois qui s'en vont à la fête,
Vous aviez tous la rose ou la verveine aux dents.

O léopards de fer hurlant vers la tuerie !
Des fleurs ? Quel contresens ! Passe encor des lauriers !
Quoi ? Pour ces lourds Teutons qui souillent la Patrie,
C'est des gerbes de fleurs, vraiment, que vous auriez ?

Non, la parure fraîche et propitiatoire,
Ce n'était pas pour eux, mais pour nous, les vainqueurs.
Et nous avons senti, le jour de la Victoire,
Tous ces canons lancer leurs roses dans nos cœurs.

Jean RAMEAU.

(*Le Figaro.*)

La Croix de Fer

VERS INÉDITS

Ce Teuton pilla dans trois villes
Et fut ivre en deux ports de mer.
Ce sont prouesses fort civiles :
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Cet autre abattit quatre femmes
Armé de son seul revolver.
O Panthéon, tu le réclames !...
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Celui-ci brûla cinq églises
Où ne put entrer le Kaiser.
Doux héros ! Tu t'immortalises...
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Celui-là fit sauter six crèches :
Trois cents poupons, jambes en l'air !
Charmants effluves de chairs fraîches...
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Ce roux a grillé sept hospices.
En fit-il autant, leur Kléber ?
Nous lui vouerons des frontispices.
Qu'on lui donne la Croix de Fer !

Ce blond, d'un vitriol honnête
Seringua neuf turcos, hier.
Par trop vieux jeu, leur baïonnette !
Qu'on lui donne la Croix de Fer !



O croix lourde, croix allemande,
Moins du Christ que de Barrabas,
L'univers pensif se demande
Pourquoi Mandrin ne t'avait pas !

Ce joujou de fer gris est drôle
Et ne fait pas mal au côté.
Mais, rouge et gravé sur l'épaule,
Ce serait beaucoup mieux porté.

Jean Rameau.

Au “ 75 ”

Salut! gaillard sans peur et sans reproches,
Ta voix à la rumeur d'airain
Fait se courber là-bas les caboches des Boches ;
Et le vol des corbeaux va repasser le Rhin.
C'est toi qui vas clouer dans le fond des tranchées
Les brigades effarouchées
Qui, prudemment, s'y sont cachées,
Creusant ainsi, dans leur frayeur,
La tombe où tu leur sers bientôt de fossoyeur;
Et tu poursuis ton œuvre humblement et sans faste ;
« Patrie » est le seul mot gravé sur ton blason;
Que le bois soit épais, que la plaine soit vaste,
Ton regard vigilant survole l'horizon;
Tu te tiens sans cesse aux écoutes,
Tel un pâtre attentif à détourner les loups
Des flancs de son troupeau, tu mets un soin jaloux
A déblayer toutes les routes,
Car ta petite âme a compris
Que les joyeux soldats qu'on t'a dit de défendre
Ne doivent pas être surpris,
Pour que, victorieux, tu puisses nous les rendre.
Aussi quand ils vont de l'avant
C'est que ta voix qui vibre
Leur chante dans le vent :
« Allez! mes gars! la route est libre! »

Alors c'est la ruée effroyable, sans nom,
La trombe, l'avalanche folle,
Car ils savent fort bien que leur petit canon
Leur a tenu, leur tient et leur tiendra parole;
Ils savent que c'est toi le vrai dieu des combats,
Et que dans cette chasse aux fauves,
Sur le terrain où tu t'abats,
Ce sont tes petits que tu sauves.
Le sol d'où ton bronze a surgi
Frémit, joyeux, lorsque tu grondes,
Car le sang dont tu l'as rougi
Nous promet les moissons plus denses et plus blondes.
Ceux qui, trop jeunes aujourd'hui,
Près de toi ne peuvent combattre,
Se diront : « C'était grâce à lui
Que l'on luttait un contre quatre,
Quand sa fumée, en s'envolant,
Tenait lieu de panache blanc. »
Et les anciens courbés par l'âge
Murmurent tout bas avec rage :
« Si nous avions eu ce copain,
Jadis, à nos côtés, dans les plaines d'Alsace,
Nos enfants aujourd'hui ne feraient pas la chasse
Aux hordes de Guillaume et de son galopin ! »

Eh bien ! petit canon qui n'es plus une chose,
Mais un être agissant, digne d'apothéose,
Quand à force de parler haut
Ta voix imposera silence
Au croassement du corbeau,
Comme c'est toi, sur le plateau,

Qui feras pencher la balance ;
Comme l'univers à jamais
Te devra l'éternelle paix
Et la France un nouveau prestige,
Il faudra que sous l'Arc de Triomphe on t'érige
Un piédestal en marbre de Paros,
Où, coulé tout en or, d'un or sans alliage,
Tu dresseras ta grande image
Dans cette armure de héros !

Jacques Redelsperger.

(Extrait des *Etapes de la Gloire*, vol. en préparation.)

De l'Orient... à l'Accident

La guerre sainte est déclarée :
Le Turc, en tout temps, en tout lieu,
Fait serment — jusqu'à la curée —
De mourir pour Guillaume-Dieu.

Cet ogre affamé qui désire
Avoir le monde pour festin
A pris le croissant de l'Hégire
Pour son chocolat du matin.

Cette Majesté sans pareille,
Turcs, en levant le drapeau vert,
Vous a mis la Prusse à l'oreille,
Hélas!... Et la tête à l'Enver!

Mais au jeu de la guerre il triche,
Cet Empereur des possédés;
Il faut un estomac d'Autriche
Pour digérer ses procédés,

Sa botte (à revers), péremptoire,
Force François-Joseph mourant...
Et ce pauvre *Perd la Victoire*
Doit la lécher jusqu'au tyran.

Son armée ingambe détale
Devant celle de Petrograd;
Bientôt Vienne, sa capitale,
Devra s'appeler *Retrograd.*

Son exemple vous encourage?
Vous allez vous associer,
Turcs, pour compléter l'entourage
Du Kaiser Wilhelm der Grossier?

O Turcs, bien fol est qui s'y fie!
La Porte s'ouvre, en renonçant
A faire sa Sainte-Sophie,
Sur un horizon menaçant.

Vous croyez le Boche invincible?
Vous apprendrez, à votre tour,
Lorsque nous vous aurons pour cible,
Ce que vous vaudra sa *Koultour.*

Il a du chic, il a du coffre,
C'est vrai, votre kaiser Dum-dum...
Nous avons un général Joffre,
Vous n'avez qu'un général Boum.

« Joffre!... » La Turquie étonnée
S'informe auprès des combattants...
« — J'offre quoi?... — J'offre... une tournée! »
Vous verrez ça dans quelque temps.

RIP.

(*Le Figaro,* 8 novembre 1914.)

La Cathédrale

Ils n'ont fait que la rendre un peu plus immortelle.
L'Œuvre ne périt pas, que mutile un gredin.
Demande à Phidias et demande à Rodin
Si, devant ses morceaux, on ne dit plus : « C'est Elle ! »

La Forteresse meurt quand on la démantèle.
Mais le Temple, brisé, vit plus noble ; et soudain
Les yeux, se souvenant du toit avec dédain,
Préfèrent voir le ciel dans la pierre en dentelle.

Rendons grâce — attendu qu'il nous manquait encor
D'avoir ce qu'ont les Grecs sur la colline d'or :
Le Symbole du Beau consacré par l'insulte ! —

Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon,
Puisque de leur adresse allemande il résulte
Une Honte pour eux, pour nous un Parthénon !

(*Le Figaro,* 9 octobre 1914.)

Jour des Morts

I

Au lieu d'aller fleurir les dalles du passé,
Cherche au loin, par l'esprit, une humble croix qui tremble.
Ton cimetière est là. Car, cette année, il semble
Que l'aïeul pour le fils veuille être délaissé.

Le tombeau nous renvoie au tertre. Et, front baissé,
Visitons d'un long rêve, aujourd'hui, tous ensemble,
Les champs où, dans l'espoir qu'un clairon les rassemble,
Ils se sont endormis en ordre dispersé.

Ferme les yeux. Vois chaque place. Un camarade
A gravé dans la croix le jour, le nom, le grade,
Et parmi l'herbe triste a posé le képi.

O renflements du sol plus nobles que des marbres !
O Patrie automnale apportant sans répit
Sur les corps de tes fils les feuilles de tes arbres !

II

L'un est mort en sachant et l'autre sans savoir
De quel pas de vainqueurs ils battaient en retraite.
L'un, pris à l'improviste, eut une mort distraite ;
L'autre, la lente mort qu'on a le temps de voir.

Quand, sur le dur orgueil d'accomplir son devoir,
Ils laissaient, en mourant, tomber leur jeune tête,
Aucun n'a regretté, comme fit le poète,
Ce « quelque chose, là » que plus d'un crut avoir !

Souvenons-nous comment, pendant près d'une lieue,
On entendit chanter leur France rouge et bleue,
Lorsque, pour nous défendre, en route elle se mit.

Ne songeons qu'à ces morts, soldats, martyrs, apôtres.
Que ce jour soit le Jour des Morts à l'Ennemi !
Ne songer qu'à ceux-là, c'est mieux songer aux autres.

III

Nolly, Gilbert, Goujon, fauchés comme du seigle !
Et ce beau Cassagnac perdu dans le brouillard !
Müller qui meurt à la manière de Bayard,
Car un héros pensif sort du railleur espiègle !

Et ceux-là : l'un, tombant d'un vol calme qu'il règle,
L'autre, empourprant sa terre, immortel campagnard,
Et qui, la méritant, n'ont pas eu par hasard,
Péguy la mort du loup, Reymond la mort de l'aigle !

Ils sont morts. Et, de peur de ne pas réussir
A mourir tout de suite en sortant de Saint-Cyr,
Ganté de blanc, Fayolle a remis son panache.

Ils ont tous entendu le colonel Doury
Dire, quand pour la mort sa troupe se harnache :
« Mot d'ordre : le sourire ! » Et tous ils ont souri.

IV

Ceux qui sont morts pour la Patrie ont vu l'Archange.
Qu'il soit le Chevalier de soleil et de fer
A qui le gantelet de Roland fut offert,
Ou du pommier lorrain le Visiteur étrange ;

Né du sol ou du ciel, des récits de la grange
Ou de l'Histoire, armé du soc ou de l'éclair,
C'est l'Archange ! celui dans lequel, d'un œil fier,
On croit voir sa Patrie avant qu'on s'y mélange !

Chacun, selon ses yeux, sa province, sa foi,
L'a vu. Dans cet instant du plus grand don de soi,
Tous l'ont vu ! tous l'ont vu ! nous en mourrons d'envie !

Tous — quand, se soulevant sur un bras douloureux,
Comme Roland son gant ils lui tendaient leur vie, —
L'ont vu, de fer et d'or, et qui venait sur eux !

(*Le Gaulois*, 2 novembre 1914.)

Albert de Mun

La Guerre tue ailleurs que dans un paysage ;
Et l'ancien capitaine est mort au champ d'honneur,
Ayant su, chaque jour, qu'il exposait son cœur,
Et de toute son âme ayant pu faire usage.

Puisque la Foi commande et que l'Amour présage,
Et que La Tour d'Auvergne, étant mort, fut vainqueur,
Pour qu'on chante bientôt le *Te Deum* en chœur,
Tournons vers l'Ennemi ce superbe visage !

Et qu'après le départ de l'Ennemi commun,
Nul ne puisse oublier comment Monsieur de Mun
Fut de l'honneur français une image intrépide ;

Il reflétait sur lui le ciel, même en chargeant !
Car toujours sa poitrine était aussi limpide
Que s'il portait encor la cuirasse d'argent !

(*L'Écho de Paris,* 16 octobre 1914.)

Le Soldat

Ce que c'est que le cœur du peuple, je le sais,
Et jusqu'où peut d'un sang atteindre l'excellence,
Depuis que chaque jour je vois, à l'Ambulance,
Silencieusement souffrir l'homme français.

Héros, moi qui croyais que je vous connaissais !
Mais non : tout l'héroïsme est là, dans le silence
De cette inattendue et patiente France
Qui s'est faite elle-même, après quelques essais !

J'ai l'honneur d'être aimé d'un soldat simple et grave
Qui dit : « Il fallait bien ! » lorsqu'on dit : « Tu fus brave ! »
Et je sais que j'ai vu le plus beau geste humain

Et que j'ai contracté la dette la plus sûre
Le jour qu'il a daigné, dans le creux de ma main,
Mettre un morceau de plomb extrait de sa blessure.

(*Le Figaro,* novembre 1914.)

Le Bleu d'horizon

Adieu, garance ! il faut se faire une raison,
Et qu'à moins s'exposer le héros se résigne.
Mais de vous habiller l'horizon seul est digne,
Vous qui de l'Avenir êtes la garnison !

Défendre l'Avenir en habit d'horizon,
O le bel uniforme et la belle consigne !
C'est un signe, ce bleu ; vous vaincrez, par ce signe,
Leur gris de casemate et leur brun de prison !

Je crois, puisqu'ils n'ont pris que des couleurs de terre,
Qu'il est bon, qu'il est juste et qu'il est salutaire
Qu'on s'habitue à nous confondre avec l'azur ;

Et pour le monde il sied, puisque Berlin et Vienne
Ne peuvent pesamment mettre en marche qu'un mur,
Que notre armée à nous soit l'Horizon qui vienne !

Edmond Rostand,
de l'Académie Française.

(*Le Figaro,* novembre 1914.)

Lettre d'un Soldat

Je t'écris de loin, ma petite amante.
L'Allemand voudrait marcher sur Paris.
Sa rage s'accroît ; notre tâche augmente
Et par les combats tous nos jours sont pris.
Mais, comme on n'est pas chevalier de Malte,
Et, puisque l'amour fleurit le repos,
Pour toi je compose, aux heures de halte,
Un menu bouquet de tendres propos.

Mon dernier billet t'a-t-il rassurée ?...
Me crois-tu toujours sombre et soucieux ?
Nous ne touchons pas aux bords de la Sprée,
Pour que son brouillard flotte dans nos yeux.
Vivre l'un sans l'autre ! un ennui sans doute.
Pourtant, avant lui, rien ne nous prouvait,
Chérie, à quel point tu m'appartiens toute,
Et combien je suis à toi, tout à fait.

Embrasse maman, maman qui naguère
Eut à ton égard mépris et rigueurs :
J'apprends tout joyeux que, grâce à la guerre,
La paix est conclue entre vos deux cœurs ;
Cœurs séparés ? Non... Vous aviez cru l'être :
Un commun chagrin fait que l'on consent
A signer ensemble une même lettre,
Mêlant les baisers donnés à l'absent.

Les Boches cruels marquent leur passage
D'exploits sans vaillance et d'atrocités.
En le déplorant, imitons le sage
Qui fait son bonheur des maux évités.
Ne crains rien pour moi. Fatigue et mitraille
Épargnent souvent qui les fuit si peu ;
Et les coups de feu qu'on brave et qu'on raille
Feront des récits pour le coin du feu.

Serai-je un héros qu'on loue et qu'on fête ?
Pourras-tu revoir ton petit troupier
Vêtu de lauriers des pieds à la tête,
Ainsi qu'on déclame en style pompier ?...
Mon Dieu, n'attends pas que de loin, je dise
Des mots fanfarons et creux ; non, je sais
L'inutilité de la vantardise,
Et, tout simplement, je suis bon Français.

Après le combat, on dort sur la dure ;
C'est là que je rêve à nos soirs d'amour.
Bah ! Désir qu'on sèvre ou soif qu'on endure
Rend plus savoureux l'instant du retour.
Ne prélève rien sur l'humble quinzaine.
De nouveau pour moi ne t'appauvris pas :
Notre nourriture est exquise et saine ;
La gaîté préside à chaque repas.

La Croix-Rouge est là, douceur féminine,
Et bravoure utile, aimante, sachant
Panser et guérir quand l'homme extermine,
Toute de bonté lorsqu'il est méchant.

Si je te savais vivre au milieu d'elle,
J'irais demander aux sabres germains
Une plaie affreuse et presque mortelle,
Pour être sauvé par tes chères mains.

Quelques jours encore, et c'est notre armée
Domptant les Teutons pour toujours exclus.
C'est l'accueil rieur de la Bien-Aimée,
Au sein d'un bonheur qu'on ne fuira plus.
Car, fardeau trop lourd aux forces humaines,
La guerre ne doit peser qu'un moment ;
Mais l'Amour, vainqueur de toutes les haines,
Plane sur les cœurs éternellement.

Henri SIRET.

(Supplément du *Petit Journal.*)

Les Deux Pendules

Poésie dite par Marie Leconte,
de la Comédie-Française

Elles sont deux sœurs, deux jumelles,
L'une en France, l'autre à Berlin.
Avec force livres sterling,
On n'en voit pas beaucoup comme elles.

Un livre en donne le portrait.
La leur est pareille à la nôtre.
Celui qui vit l'une, a vu l'autre.
Bien fin qui les reconnaîtrait.

Mélange de cuivre et d'écaille,
Du soleil imitant l'aspect,
On les contemple avec respect
Dans ce siècle de l'antiquaille.

Contemporaines d'un Louis
Qu'on taxe de Grand dans l'histoire,
Leur style reste une victoire
A nos yeux encore éblouis.

Grâce aux mains qui me furent chères,
La mienne a gardé sa beauté.
Elle ignore la cruauté
Si douloureuse des enchères.

L'autre a fui le pays natal.
Quand la chose s'est-elle faite ?
Fut-ce marché, présent, défaite ?
Fut-ce un enlèvement brutal ?

Aux heures du fameux pillage,
Extraite d'un palais brûlant,
Dans le bagage d'un uhlan
A-t-elle accompli le voyage ?

Tout ce qu'on sait, c'est que, reclus
Loin de son beau pays de France,
Son timbre en ressent la souffrance :
La pendule ne sonne plus.

On fait croire qu'elle est usée,
Morte des fatigues d'antan,
Et comme un trophée éclatant
On l'a mise dans un musée.

Au silence, elle s'entêtait.
D'un double plaisir je frissonne,
Et parce que la mienne sonne,
Et parce que la leur se tait.

Mais puisque, saccageant leurs gloires,
Par le désastre il leur convient
De clore un constant va-et-vient
De défaites et de victoires ;

Puisque, par l'air, la terre et l'eau,
Roulant fer, éclair et tonnerre,
Ils nous offrent pour centenaire
La revanche de Waterloo,

De hontes impuissant à se rassasier,
Inonde la cité, qui dans l'âme agonise.
Tout à coup, au signal, et hurlant sous la bise,
Éclate l'effroyable et colossal brasier.

Oui, tout cela, sans rien qui puisse le défendre,
Joyau que, lentement, les âges ont serti,
Croule, devant des mains jointes, anéanti,
Monceau prodigieux de ruine et de cendre.

Pour rien, pour le plaisir, les brutes ont fait ça,
Histoire de conter ce triomphe à leurs femmes.
C'est naturellement que ces gens sont infâmes.
On sait de quels exploits leur route se traça.

Nous les relèverons, nos douloureux décombres.
Leurs lignes, au soleil, à nos yeux revivront...
Pas toutes. Il en est qui veulent à leur front
Garder le souvenir tragique des jours sombres.

O mon frère français, si facile au pardon,
N'efface pas toujours la plaie accusatrice !
Une justice veut que mainte cicatrice
Interdise à ton cœur tout indigne abandon.

Ta plus rude colère avec le temps s'apaise.
Pour toi, c'est un trop lourd fardeau que de haïr.
A ce besoin d'aimer toute rancune pèse,
Mais sache, désormais, qu'oublier, c'est trahir.

Personne, d'un tel sang, n'a droit d'être infidèle
A l'héritage fier légué par les aïeux.
Garde-toi dans ta haine, inflexible et pieux,
Comme dans une haute et sainte citadelle.

Les deuils qu'ils ont semés, lâchement, sans merci,
Tous nos récits, plus tard, les feraient mal connaître.
— « Leur âme, c'est cela. Les preuves, les voici ! »
Diront ceux qui sont nés à ceux qui sont à naître.

Pour que de tels forfaits en nous restent scellés,
Et qu'au lointain des ans les mémoires soient sûres,
Que saignent à jamais de pareilles blessures !
Ces témoins immortels du crime, laissez-les.

Georges Trouillot.

Les Belges

Lorsque l'on en parlait on brodait sur ce thème :
« Bon petit peuple aimable, actif, cœur excellent... »
Et comme avec esprit il se « blaguait » lui-même,
On souriait en en parlant.

« Il est gai, disait-on, hospitalier, honnête,
« Franc, artiste, sensé, généreux, amusant... »
Et puis l'épreuve vint qui fixa l'épithète :
Il est « magnifique » à présent !

Un géant qui comptait sur son humeur affable
Voulut passer chez lui pour aller à son but,
Croyant tout simplement rééditer la fable
De Gulliver à Lilliput.

A sa grande surprise il se vit éconduire !
Mais le crime étant prêt qu'il fallait perpétrer,
« Écartez-vous ! dit-il dans un énorme rire,
« Nous n'avons rien à déclarer ! »

Or, nullement émus par la farce lourdaude,
Les Belges dirent : « Soit ! puisqu'un contrebandier
« Veut, malgré les traités, passer la mort en fraude,
« Nous restons le peuple douanier !

« Pour faire un champ d'honneur autour d'une barrière,
« Et pour faire un héros sans longtemps s'aguerrir,
« Il suffit qu'un octroi devienne une frontière,
« Et que l'on soit prêt à mourir !

« Vous verrez ce qu'au bras d'un combattant pygmée
« Le sentiment du Droit ajoute de vigueur ;
« Vous verrez ce que peut une petite armée
« Grande par le chef et le cœur ! »

Ayant ainsi parlé, les braves gens tranquilles,
Armés de bons fusils, d'uniformes vêtus,
Dépouillèrent soudain les qualités faciles
Pour n'arborer que des vertus !

Et l'on dut au forfait d'un agresseur infâme
Ce spectacle inouï de l'ordre interverti :
Le petit peuple était immense par son âme,
L'immense peuple était petit...

Le petit reste grand en dépit de sa forme
Pour avoir refusé l'acte déshonorant,
L'autre peut devenir mille fois plus énorme,
Il ne sera plus jamais grand !



Mais faut-il détailler le honteux sacrilége ?
Le mot est sans valeur, le commentaire est vain,
Dès qu'on a prononcé ces cinq noms : Anvers, Liége,
Malines, Termonde et Louvain !

Ces noms que sans frémir on ne peut plus entendre,
L'Histoire a frissonné d'horreur en les traçant,
Car le feuillet du livre était tout noir de cendre,
Et tout éclaboussé de sang !

Le peuple qui commit ces crimes, quoi qu'il fasse
Garde dans son dossier le feuillet infamant ;
La splendeur restera sur la page d'en face,
Écrite douloureusement !

Belges, petits voisins ! Que vous étiez sublimes
Quand, après chaque effort du colosse effaré,
Autour de votre roi, surgissant des abîmes,
Vous vous reformiez en carré !

Quand, subissant l'assaut de la rage et du nombre,
Reculant pied à pied, de sillon en sillon,
Vous restiez l'équipage héroïque qui sombre
Sans amener son pavillon !

Comme vous étiez beaux quand, mourant pour un rêve,
N'ayant cédé le sol qu'à l'état de tombeau,
Vos derniers bataillons, refoulés sur la grève,
Tiraient encor, les pieds dans l'eau !



Petit peuple martyr, pour ton apothéose
Tes ruines serviront de glorieux chantier :
Chacun t'apportera sa pierre, car ta cause
Est la cause du monde entier !

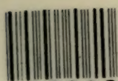
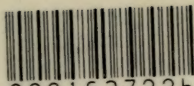
En échange de tant d'héroïsme et de gloire,
Ta résurrection et ta prospérité,
C'est, payable comptant aussitôt la victoire,
La dette de l'Humanité !

Miguel Zamacoïs.

(*Le Figaro*, 20 novembre 1914.)

TABLE

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, MARS 1915


a39003

002163722b